

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 19.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 5 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 11 MAI 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

## SOMMAIRE

Ottawa avant de devenir capitale. — Revue Européenne. — Nos Gravures : L'exposition universelle de Philadelphie ; Scènes dans les bassins du canal de La Chine. — Vingt mille lieues sous les mers (suite). — Un épisode de réurrectionistes. — Usages du monde. — Un cinquième au whist. — Nouvelles générales. — Enigmes, charades, problèmes, questions, etc. — Le Saint-Laurent. — La colombe de Pompéi. — Poésie : La liberté. — Rosalba ou deux amours, épisode de la révolution de 1837. — Le jeu de dames. — Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Travaux de radoub dans les bassins du canal Lachine ; L'exposition universelle de Philadelphie ; Résidence de la commission anglaise ; Transplantation d'arbres dans le parc Fairmont ; Le vieux Saint-Laurent secouant ses entraves.

## OTTAWA

### AVANT DE DEVENIR CAPITALE

Sur les bords fleuris qu'arrosent la chute des Chaudières et les cascades du Rideau, il y a une belle, grande, jeune ville dont l'air de santé surabondante provoque la jalousie de ses rivales canadiennes ; aussi les journalistes l'ont-ils souventes fois décriée. Les hommes politiques, qui lui ont laissé déferer le titre de capitale de tout le Canada, ne l'aiment pas outre mesure non plus. Cependant, nous allons en parler ; et afin de ne déplaire à personne, il ne sera fait mention que de choses déjà loin en arrière du temps présent — ce qui montre que je n'ai pas l'intention de prononcer un plaidoyer contre l'élévation excessive des taxes municipales.

\* \*

Le premier Européen qui vit les trois plateaux sur lesquels est assise la ville d'Ottawa, fut Samuel de Champlain, occupé des limites qu'il donnerait à l'empire français, dont il préparait la fondation. Il fuma le calumet sous ces hautes falaises, décrivit la chute du Rideau, le gouffre de la Chaudière, l'embouchure de la Gatineau, et passa outre. Quelle ne serait pas sa surprise s'il voyait en ce lieu la capitale d'un empire qui n'est plus français !

Deux siècles après Champlain, aucun commencement d'habitation n'existait encore là. D'année en année, les flottilles de traite faisaient halte au pied du grand saut, sur le rivage plat de Hull. En temps de guerre, on dressait des ambulacades entre Iroquois, Hurons, Outaouais et Français. Dollar et ses compagnons y trouvèrent le trépas dans une lutte mémorable. L'oubli emporta tout, excepté ce fait-d'armes presque sans égal.

\* \*

Philémon Wright, de Boston, remonta l'Ottawa en 1800. C'était un homme de la trempe de nos vieux fondateurs. De plus, il était riche de trente mille piastres, un fameux appoint dans les entreprises du genre qu'il tentait. Aux premiers bouillons de la Chaudière, il arrêta son canot, mit pied à terre du côté le plus accessible et grimpa sur un arbre. « Je me trouvais, dit-il, à la tête de la navigation. Plusieurs rivières semblaient venir à moi et se jeter ensemble dans le chenal que je venais de remonter. Les bois d'alentour témoignaient de la nature arable du sol. Je m'y crus chez moi et m'écriai : « Voici ma demeure, car ce pays inhabité deviendra un centre. » Il donna à l'endroit le nom de Hull, en souvenir de sa ville natale.

Sans plus tarder, il mit hache en bois. La forêt lui livra mille acres de terre défrichée. Une petite population blanche y vint comme par enchantement, ce qui, d'abord, ne plut pas beaucoup aux Sauvages, mais avec des présents tout peut s'accorder. Quinze ans de labeur pro-

duisirent des miracles. Magasin, scierie, moulin à farine, élevage de bestiaux, rien ne manqua pour compléter la physionomie de ce domaine. Wright s'appela à juste titre le roi de l'Ottawa. Quand il partait ou qu'il revenait de ses courses, une démonstration générale avait lieu dans le village ; la cloche, le canon, les drapeaux, les sabres, les habits de fête, tout était mis en branle pour lui faire honneur.

Sainte-Anne-du-Bout-de-l'Île, près Montréal, n'était plus le poste avancé de la civilisation, c'était Hull.

Quant au site actuel de la ville d'Ottawa, il était désert ; les voyageurs n'en parlaient que comme de la « place des Rideaux. » De là jusqu'à Montréal, distance de quarante lieues, il n'y avait pas quatre maisons.

\* \*

Wright ne réalisa pas tous ses projets. Il en avait conçu assez pour remplir l'existence de dix hommes. Il vit pourtant grandir Hull et s'ouvrir (en 1827) le canal Rideau, dont l'idée lui appartient. On a conservé mémoire de l'entrée solennelle du premier train de bois, en 1806, lorsqu'il passa de la Gatineau à l'Ottawa, en route pour Québec.

Wright a brillé par des traits d'excentricité qui l'ont rendu célèbre, du temps où il était député à Québec.

Un acteur anglais l'a même joué en plein théâtre. Le roi de l'Ottawa, pâmé de rire dans une stalle en vue de chacun, n'était pas le côté le moins amusant du spectacle.

Invité à dîner chez le gouverneur, il y arrive à midi sonnant, se fait annoncer et déjeûne en tête-à-tête avec Son Excellence, qui trouve un charme tout particulier à la conversation de son hôte. Wright, instruit comme il l'était, habile dans l'art de la parole, sans gêne aucune en aucun moment, était un convive de prince. L'Excellence le quitte enchanté et l'invite à dîner.

— Quand cela, s'il plaît à Votre Seigneurie ?

— Mais ce soir, en compagnie de vos collègues du parlement.

— Aie ! fait le père Philémon, je viens d'en commettre une bonne ! Que Votre Excellence m'excuse, je croyais avoir justement dîné avec Elle.

— Nous avons déjeûné, et bien joyeusement, Dieu merci. Revenez dîner. Les gens comme vous ne sont pas de trop deux fois par jour.

\* \*

Parmi les choses réputées impossibles que rêva le fondateur de Hull, il en est une qui surprend encore bien des gens : c'est de voir la capitale des possessions britanniques de l'Amérique du Nord fixée sur le rocher des Rideaux. Wright le voulait ainsi, par force de sens-commun, disait-il. Bouchette, By, De Vigne et d'autres qui l'ont connu, vers 1830, s'accordent sur cette « toquade » du bonhomme, mais il faut dire aussi que ces trois écrivains ne refusent pas de se rendre à son raisonnement, qu'ils acceptent comme logique, tout en ne prévoyant pas la « prochaine » réalisation d'une telle espérance.

La Pigeonnière était une longue maison servant d'hôtel, située sur la grande rue de Hull. Parmi les voyageurs canadiens, Hull fut longtemps désigné, à cause de cela, sous le nom de la Pigeonnière, tandis que l'autre rive, où est Ottawa, s'appelaient les Rideaux.

En 1815, un appel fut fait en Angleterre aux classes susceptibles d'émigrer dans les colonies. On promettait monts et merveilles. Les pauvres diables qui se laissèrent engluier par le prospectus eurent à s'en repentir. A leur arrivée ici, ils virent de suite qu'on n'avait pris aucune mesure pour les établir. Un grand désappointement s'en suivit. Déjà, nous commençons à enseigner aux étrangers la voie qui mène aux Etats-Unis. Ni chemins, ni outils, ni nourriture pour les colons. On fut deux années à tâtonner avant de leur donner des terres. Pendant ce temps, la plupart des immigrants se mettaient à la ration que le commandant des troupes voulut bien leur accorder par un sentiment de pitié ; les autres repartirent. Enfin, on s'imagina avoir conçu un plan de colonisation sans pareil, et pour l'exécuter, vers 1817, près de mille soldats, vétérans des guerres d'Espagne et de France, reçurent des terres dans la région de Perth, aujourd'hui, à quinze lieues en arrière d'Ottawa. Le plus grand nombre de ces guerriers attendirent qu'ils eussent le droit de vendre, ou que le gouvernement cessât de leur fournir des rations, puis ils décampèrent. On vit vendre des lots de terre pour une bouteille de rhum.

De 1816 à 1825, un assez fort contingent d'Ecosais prit possession des terres aux environs d'Ottawa. Plusieurs officiers et soldats des Meurons, si je ne me trompe, reçurent des billets de location dans cette partie du pays. M. l'abbé de la Mothe, chapelain des Meurons, se fit donner des concessions près de Perth.

Il y a des familles qui « roulent carrosse » sous les portiques du parlement, pour avoir fait mettre leur nom dans une patente de terre qui, à leurs yeux, ne valait pas dix piastres et qui, aujourd'hui, vaut un quart ou un demi-million.

Le siège de la justice était à Perth. Le pays était rempli de loups. On conte que les pauvres plaideurs qui faisaient pèlerinage au temple de Thémis, étaient plus occupés de se garantir de la dent des loups que de celles des avocats. Il n'y avait ni chemin ni chemine des Rideaux à Perth. Les gens s'organisaient en caravanes sous la conduite d'un guide, Antoine Lalonde, né en 1797, milicien en 1812, et, comme tel, prisonnier des Américains pendant un an. Lalonde (venu à Ottawa vers 1823) vit encore ; il raconte avec plaisir ses courses hasardeuses dans la forêt, pour porter des dépêches d'un poste à un autre.

Dans l'été de 1819, le duc de Richmond, gouverneur-général du Canada, se rendit jusqu'à la Chaudière, et c'est là qu'il mourut d'une attaque d'hydrophobie, par suite de la morsure d'un renard apprivoisé qu'il avait voulu caresser étant à Sorel. La belle route Richmond, qui sort de la ville et longe les rapides en haut des Chaudières, rappelle son souvenir, ainsi que le village Richmond, situé à son extrémité, à sept lieues.

BENJAMIN SULTE.

(A continuer.)

## REVUE EUROPEENNE

La mode des célébrations *centennaires* se propage de plus en plus ; du train dont on y va, nous aurons bientôt une de ces fêtes pour chaque jour de l'année.

La plus légitime et la plus auguste pour cette année est bien celle du trois-centième anniversaire de la naissance de St. Vincent

de Paul. Toutes les associations fondées par ce grand modèle de la charité chrétienne ou, qui ont été autorisées à porter son nom, ont chômé le 24 avril, et la société dite de St. Vincent de Paul y était invitée par un bref du souverain pontife.

La France, dans ses malheurs, a bien le droit de recourir à ce grand patron, qui s'était fait, en ce monde, celui de tous les infortunés ; elle a pu en même temps se prosterner devant une de ses gloires les plus pures et les plus brillantes, gloire acceptée et reconnue de tous les peuples et de toutes les religions, gloire que l'humanité entière réclame partout où a pénétré — et où n'ont-elles point pénétré ? — une des filles de St. Vincent de Paul, un de ces anges de la terre, qui s'appellent du nom si doux et si sympathique de *sœur de charité*.

Dans le mois précédent, l'Allemagne avait célébré un autre *centenaire* qui, pour la France comme pour elle, est toute une leçon de morale historique, leçon qui se résumerait très-bien en ces quelques mots : *courage et espoir dans le malheur, modération dans le triomphe*. C'est le 10 mars 1776 que naquit Louise-Amélie, reine de Prusse, que sa beauté, son courage et ses malheurs ont rendue si célèbre et à bon droit si chère aux Allemands, pour qui elle a lutté avec tant de persévérance, fortifiant et encourageant son mari, Frédéric-Guillaume III, après Iéna et les terribles désastres qui suivirent.

A Tilsit, lors des conférences où Napoléon montra à l'égard de la Prusse une inflexibilité que le souverain actuel n'a que trop imitée à l'égard de la France, la reine fut si près de toucher le cœur de Napoléon, que M. Thiers nous le montre s'empressant de terminer de crainte de se laisser gagner. Tout ce passage de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* emprunte un douloureux intérêt aux événements qui ont terminé le second empire, et qui ont remis, pendant quelque temps, le sort de la France aux mains de l'historien lui-même. On nous permettra peut-être d'en citer une partie.

On eut recours à l'intervention de la reine, dit M. Thiers, comme dernier moyen, non de toucher grossièrement Napoléon, mais d'émouvoir ses sentiments les plus délicats par la présence d'une reine belle, spirituelle et malheureuse.

Il était tard pour essayer d'une telle ressource, car les idées de Napoléon étaient définitivement arrêtées, et du reste, il est peu probable qu'à quelque époque que ce fut, Napoléon eût sacrifié une partie de ses desseins, sous l'influence d'une femme, si intéressante qu'elle pût être.

Frédéric-Guillaume invita donc la reine à venir à Tilsit. Elle s'y décida, et on prolongea la négociation qui durait déjà depuis une quinzaine de jours, pour donner à cette princesse le temps de faire le trajet. Elle arriva le 6 juillet à Tilsit. Une heure après son arrivée, Napoléon la prévint en allant lui rendre visite. La reine de Prusse comptait alors trente-deux ans. Sa beauté, autrefois éclatante, était un peu ternie. Elle joignait à beaucoup d'esprit une certaine habitude des affaires, qu'elle avait contractée en y prenant une part indiscrète, et une parfaite noblesse de caractère et d'attitude. Cependant, le désir trop de réussir auprès du grand homme, dont elle dépendait, nuisit à son succès même. Elle parla de la grandeur de Napoléon, de son génie, du malheur de l'avoir méconnu en termes qui n'étaient pas assez simples pour le toucher. Mais la force de caractère et d'esprit de cette princesse se fit bientôt sentir dans cet entretien, au point d'embarrasser Napoléon lui-même, qui s'appliqua, en lui prodiguant les égards et les respects, à ne pas laisser échapper une seule parole qui put l'encourager.

Elle vint dîner chez Napoléon, qui la reçut à la porte de sa demeure impériale. Pendant le

dîner, elle s'efforça de le vaincre, de lui arracher une parole au moins dont elle put tirer une espérance, surtout à l'égard de Magdebourg. Napoléon de son côté, toujours respectueux, courtois, mais évasif, la désespéra par une résistance qui ressemblait à une fuite continuelle. Elle devina la tactique de son puissant adversaire, et se plaignit vivement de ce qu'il ne voulait pas, en la quittant, laisser dans son âme un souvenir qui lui permit de joindre à l'admiration pour le grand homme, un inviolable attachement pour le vainqueur généreux. Peut-être si Napoléon, moins préoccupé du soin d'agrandir des royautés ingrates, ou de créer des royautés éphémères, s'était laissé fléchir en cette occasion, et avait concédé non seulement ce qui lui était demandé, mais ce qu'il aurait pu accorder sans nuire à ses autres projets, peut-être il se fut attaché le cœur ardent de cette reine et le cœur honnête de son époux. Mais il résista à la princesse qui le sollicitait, en lui opposant d'invincibles respects.

Embarrassé de cette lutte avec une personne à laquelle il était difficile de tenir tête, pressé de terminer son nouvel ouvrage et de rentrer dans ses états, il voulut en finir sous vingt-quatre heures.

On peut ajouter que si la reine de Prusse l'eût emporté, la France ne se serait pas fait de toute une nation une implacable ennemie dont la haine farouche ne s'est point contentée d'une première revanche, et n'est pas même encore assouvie par une seconde et plus terrible vengeance !

Jamais la sagesse de la maxime : *Debitare superbos et parcere victis*, n'a reçu une plus éclatante confirmation que dans cette circonstance (1). L'histoire se répète, a-t-on dit, et tandis que l'empereur d'Allemagne et le prince de Bismark fêtaient avec un si grand éclat l'anniversaire de la naissance de la reine Louise, ils auraient bien fait de relire, en s'en faisant à eux-mêmes l'application, la lettre qu'elle écrivait à son père en 1808. Ils pourraient en déduire les conseils qu'elle leur eût donnés elle-même si elle eût vécu jusqu'en 1870, ce qui, à la rigueur, eût été possible :

Ce serait un blasphème de dire que Dieu favorise l'empereur des Français. Il est évidemment un instrument entre les mains de la Providence ; elle s'en sert pour déraciner et détruire tout ce qui est frappé de mort dans les vieilles sociétés. Il y aura certainement une réforme. Notre croyance en un être souverainement parfait nous le garantit. Pour cette raison, je ne puis me persuader que l'empereur Napoléon soit assis d'une manière sûre et permanente sur ce trône qui brille maintenant d'un si grand éclat. La vérité et la justice seules sont solides et permanentes ; mais lui n'est qu'un politique adroit, il ne semble reconnaître aucune des lois éternelles ; il s'en rapporte seulement aux circonstances et à la convenance du moment. C'est pour cela qu'il souille son gouvernement de tant d'injustices. Il est aveuglé par sa fortune, et croit qu'il peut tout dominer. C'est ce qui fait qu'il est sans retenue, et celui qui a perdu toute retenue a aussi perdu son équilibre et doit tomber. Je crois fermement en Dieu, et par conséquent dans un ordre moral qui régit ce monde. Mais je ne puis reconnaître cet ordre dans un régime de violence. Je tiens donc pour certain que les mauvais jours que nous traversons nous conduiront à quelque chose de mieux. Il ne faut point nous laisser tromper par ceux qui ne savent que louer le présent et le grand héros de nos jours. C'est seulement l'aplanissement de la voie qui doit nous conduire à une meilleure existence. La fin peut être encore bien éloignée, peut-être que nous ne la verrons point, que nous mourrons avant d'y arriver. A la grâce de Dieu ! Tout à la volonté de Dieu ! Mais je trouve consolation, courage, force et tranquillité d'esprit dans cet espoir qui est profondément enraciné dans mon âme : tout dans ce monde n'est que transitoire. Il nous faut accomplir notre part. Faisons en sorte seulement de devenir chaque jour meilleurs !

L'infortunée princesse ne put voir la réalisation de ses justes provisions, on pourrait presque dire de sa prophétie ; elle mourut en 1810, alors que Napoléon, de plus en plus enivré de ses triomphes, se précipitait vers sa ruine ; elle n'avait par conséquent que 34 ans.

Le prince de Bismark, le Napoléon du jour, a en ce moment une très-sérieuse affaire qu'il s'est mise sur les bras de gaité de cœur, tant il est vrai que l'ambition de certains gens ne sait où s'arrêter. Il s'est mis en tête d'acheter tous les chemins de fer des différents états allemands en commençant par ceux de la Prusse. Il a pour l'aider dans cette gigantesque opération tous les actionnaires des compagnies particulières dont les actions sont considérablement tombées depuis quelque temps ; mais il a aussi contre lui ce qui reste d'indépendance et d'autonomie dans les autres états.

Dans quelques-uns d'eux, libéraux et conservateurs s'entendent pour résister à cette entreprise qui, à part de ses dangers financiers, acheverait de centraliser tout à Berlin et mettrait dans les mains du gouvernement prussien jusqu'au dernier chef de gare de la confédération.

M. de Bismark, en cela, ne fait qu'imiter le dernier ministre des finances italien, M. Minghetti qui, après avoir fait acheter par l'état les chemins de fer de l'Italie méridionale, voulait en faire autant de ceux de la haute Italie, projet qui n'a pas contribué médiocrement à la chute de son cabinet. Le nouveau cabinet a été formé par M. Depretis, le chef reconnu de l'opposition depuis la mort de Rattazzi. Son programme promet une réforme électorale, l'instruction obligatoire, des travaux sur le Tibre, le règlement de la question des chemins de fer et une politique plus anticléricale que celle de M. Minghetti, qui l'était pourtant bien assez. Les catholiques à qui le dernier gouvernement avait déjà fait tant de mal, se demandent comment le nouveau s'y prendra pour le surpasser.

Le cléricisme, tel est le grand cri avec lequel on séduit aujourd'hui les populations partout en Europe. Le ministère français, qui a tenu bon sur la question de l'amnistie, a cru devoir céder sur celle des universités pour complaire à ce sentiment. Et telle est l'illibéralité des libéraux français, dès qu'il s'agit du clergé, que les feuilles républicaines ont vu un grand danger dans la réunion dans laquelle les évêques ont protesté contre la nouvelle mesure universitaire, de même qu'ils ont fait semblant de croire l'inquisition rétablie, parce qu'un évêque et des curés se sont prononcés dans une élection contre un candidat, ecclésiastique lui-même. Le bruit qui a été fait autour de l'élection de M. de Mun n'a été cependant qu'un épisode dans une grande campagne dans laquelle la gauche s'est appliquée à décimer la droite avec une injustice et une sauvagerie, qui peuvent faire désespérer de la possibilité de jamais former les Français au régime constitutionnel. C'est un véritable 93 parlementaire, et Henry de Pène a bien raison de s'écrier dans *Paris-Journal* :

Qu'on en finisse ! A quoi bon se défendre ? A quoi bon raisonner ? Toutes les élections républicaines, quel qu'elles soient, doivent être validées ; toutes les élections de la droite seront soumises à l'enquête ou frappées d'invalidation. Il n'y a pas d'ambages au moins dans cette méthode : c'est simple comme la justice de Foucher-Tinville et tranchant comme la couperet de Sanson !

Pour en revenir au mouvement anticlérical, signalons deux propositions faites par des membres de la gauche, l'une pour la suppression de l'ambassade de France près du Saint-Siège, l'autre pour la suppression du budget des cultes. Une chose digne de remarque, c'est que M. Rouher, le chef du parti bonapartiste, s'est déclaré en principe favorable à cette dernière mesure. Tandis que M. Rouher cherche ainsi à se concilier la gauche, M. Gambetta, de son côté, tâche de se rendre moins impossible au centre droit et affecte une très-grande modération de langage. Il y a donc comme un chasses-croisés entre ces deux grandes ambitions, qui pourraient bien toutes deux travailler au profit d'une troisième, celle de M. Thiers par exemple, qui n'a pas encore renoncé à l'idée de reprendre les affaires avant de dire adieu à la scène de ce monde.

La mesure par laquelle M. Waddington propose de révoquer la concession d'un jury mixte faite aux universités catholiques, avant même que la loi n'ait reçu un commencement d'exécution, irrite à bon droit les catholiques de toutes nuances politiques. Ce n'est point qu'elle doive être en réalité bien funeste aux nouvelles institutions, si l'on en juge par les succès que les élèves des collèges religieux ont toujours obtenus pour le baccalauréat ; mais c'est qu'elle est une injustice manifeste, et accuse une aveugle hostilité chez quelques uns et une rouerie encore plus aveugle, malgré sa prétendue habileté, chez quelques autres. Plus qu'aucune autre chose, elle contribuera à diviser les forces du parti conservateur, dont une section au moins, comme nous l'avons vu plus haut, ne paraît

que trop disposée à sacrifier la question religieuse à la question sociale.

Il est aussi bien étrange, tandis que les libéraux belges demandent et obtiennent, au nom de la liberté, précisément ce qui avait été concédé aux catholiques français, de voir les libéraux de ce dernier pays se hâter de reprendre d'une main ce qui avait été donné de l'autre.

Enfin, il n'y a point jusqu'à la position particulière du nouveau ministre de l'instruction publique, M. Waddington, qui ne rende cette injustice plus odieuse. Protestant, né et élevé en Angleterre, il lui est plus dangereux qu'à tout autre de froisser la fibre nationale.

Si l'on voulait une preuve des motifs qui animent les libres-penseurs, les protestants et les juifs, tous si influents en France, on la trouverait dans cette naïvete échappée au *Times* de Londres, qui voit bien l'injustice de la mesure, mais qui sympathise tout naturellement avec ses auteurs. "Ce n'est pas, dit-il, que la loi ait introduit des restrictions et ait favorisé ostensiblement une religion plus qu'une autre ; mais on savait d'avance que les catholiques seuls seraient capables d'en profiter et de supporter les charges imposées par l'Etat sur les Universités." C'est assez dire que si les protestants étaient dans la même position que les catholiques ils réclameraient le même droit.

Du reste, le *Times* pourrait peut-être, à cette occasion, se rappeler la maxime très-anglaise : *Charity begins at home*. Il se fait, en effet, en Angleterre un mouvement assez sérieux contre les vieilles universités, et l'on demande des réformes dans la direction de ces grandes et vénérables institutions. Il y a un projet de loi soumis par lord Salisbury, et une commission de nommée en ce qui concerne l'Université d'Oxford. L'enseignement classique, l'enseignement scientifique ou professionnel, et enfin les études spéciales par les professeurs, les voyages et les missions scientifiques, toutes ces choses ont été dernièrement le sujet d'assez vives discussions dans la presse, discussions auxquelles a pris part l'hon. M. Brodrick, que nous avons eu le plaisir de voir il y quelques années en Canada, où il était venu, à ses propres frais, étudier notre système d'instruction publique. La question religieuse se discute aussi là comme ailleurs. "Lorsque l'évêque d'Oxford, dit le *Pall Mall Budget*, se plaint que des professeurs ne sont point chrétiens, il ne fait qu'exposer une vérité, et comme les parents ont quelque chose à voir en un pareil état de choses, il est certain qu'il y a lieu de s'en occuper. On avait cru remédier au mal en exigeant qu'un certain nombre de professeurs fussent des ministres de la religion." Dans sa feuille précédente, le même journal disait :

Le fait qu'un certain nombre d'hommes possédant une réputation européenne font partie du personnel enseignant à Oxford ou à Cambridge n'empêche pas que partout en Europe on ne reproche à ces institutions si riches et si puissantes de produire très-peu de travaux originaux qui puissent être de quelque utilité aux hommes de science. Si l'on demande aux patriotes de Newton d'indiquer où sont ses successeurs dans les sciences d'induction et d'observation, ils n'ont guère que Darwin à nommer ; si l'on demande quel historien vivant succède à Gibbon, on ne peut nommer que Grote. Mais Darwin est redevable de peu à l'université qu'il a fréquentée, et Grote n'a été ni à Oxford ni à Cambridge. Il est vrai qu'il y a des professeurs de ces institutions qui mériteraient d'être plus connus à l'étranger, d'autres qui commencent à l'être, d'autres enfin, qui le seront certainement plus tard ; mais il est évident que l'on trouve qu'Oxford et Cambridge, avec beaucoup plus de richesses et de ce loisir que donne la richesse que Berlin, Munich, Paris, et même Göttingue, Bonn et Iéna, produisent beaucoup moins de ce qui importe à l'humanité. Ceci serait de peu d'importance si cette impression était entièrement erronée, mais elle est en réalité plus près de la vérité qu'il n'est agréable ou honorable d'avoir à en convenir.

Ce sont là des aveux qui portent à réfléchir et qui, au fond, ont plus d'importance que cette fameuse question du titre royal qui a tant causé de discussions dans les deux chambres. Elle est enfin réglée ; mais elle laisse derrière elle un certain malaise qui prouve combien les Anglais sont chatouilleux à l'endroit de leurs droits constitutionnels et de tout ce qui touche à leur existence politique. Le *Tablet* fait à ce sujet des remarques assez piquantes :

Il est très-amusant de voir comme certains gens sont venus à bout de se persuader que le titre de reine sera absorbé ou ne sait trop comment par celui d'impératrice. Seulement, il ne leur est pas très-aisé de dire par qui ce changement sera opéré. La reine très-certainement ne le fera pas elle-même, ses ministres ne le lui conseilleront point ; le parlement ne le vaudra point non plus. Alors ce serait l'usage—c'est-à-dire l'habitude prise par le public lui-même qui substituerait un titre à l'autre. Cependant, on ne cesse de nous crier que l'opinion publique a ce changement en horreur ; d'où il faut conclure que ce bon public est terriblement effrayé... de lui-même !

Il est probable que l'ordre de lancer la proclamation des nouveaux titres sera daté d'un pays étranger ; nouveau grief ! et l'on se demande si John Bull, étant si susceptible, sa royale maîtresse—il ne veut pas qu'on dise impériale—n'est pas non plus un peu imprudente de lui déplaire pour si peu de chose ? La reine voyage en Allemagne sous le nom de comtesse de Rosenau, emprunté à un petit château que le prince Albert affectionnait beaucoup ; en même temps, tous les autres membres de la famille royale, à l'exception des enfants du prince de Galles et du duc de Cambridge, sont absents, les uns d'un côté, les autres de l'autre ; de sorte que si le susdit John Bull va s'informer de Sa Majesté et de son auguste famille, la réponse sera : *Not at home*. P. C.

Québec, 28 avril 1876.

## NOS GRAVURES

**L'Exposition universelle de Philadelphie.**—Nous ajoutons aujourd'hui deux gravures à celles que nous avons déjà publiées à propos du Centenaire américain. Nous pensons, dans le cours de l'été, en donner plusieurs qui auront un intérêt spécial pour le Canada, illustrant plus particulièrement l'exposition canadienne. Les membres de la commission anglaise sont certes bien logés, mais les commissaires canadiens le sont également, et peut-être mieux. Nous ferons voir un dessin de leur hôtel prochainement. G. E. D.

**Scènes dans les bassins du canal Lachine.**—Le temps que le gouvernement peut mettre à la disposition des propriétaires de vaisseaux pour les radoub dans le canal est nécessairement limité. C'est celui qui suit la fonte des glaces et qui précède l'ouverture de la navigation. Aussi, pendant cette courte saison, tandis que les escluses sont fermées, que l'eau du canal, s'échappant par des ouvertures latérales, se précipite dans le fleuve et laisse à sec les grands bassins, une activité fiévreuse s'empare des calfats, des peintres, menuisiers et le reste, et le fond du canal devient peuplé comme une vaste usine. A voir l'énergie avec laquelle les ouvriers se ruent sur les coques des vapeurs, goëlettes, barges et bateaux de toute sorte, et les coups redoublés qu'ils leur portent, on dirait que ces hommes sont là pour détruire. Mais, au contraire, toute cette furie n'a pour but que d'étancher les voies d'eau, de réparer les avaries, de décorer l'extérieur et l'intérieur des navires, avant que l'eau ne recouvre pour toute une saison leurs carènes rebondies. Déjà, à l'heure où nous écrivons, le Saint-Laurent roule de son surplus dans ce lit façonné de main d'homme, et le commerce recouvre de son tumulte et de ses mille bruits les eaux paisibles du canal. G. E. D.

**Nouveau métal blanc.**—On lit dans l'*Iron* du 12 décembre :

"Un nouveau métal blanc vient d'être inventé par M. Delatol. Ce métal, coûtant moins cher que tous les autres alliages analogues qui existent déjà, serait appelé à les remplacer. Voici la composition de ce métal : cuivre rouge pur, 80 parties ; oxyde de manganèse, 2 parties ; zinc, 16 parties ; phosphate de chaux, 1 partie. Le mélange est effectué comme suit : On ajoute, par très-petites quantités à la fois, l'oxyde de manganèse au cuivre fondu ; on fait de même du phosphate de chaux quand l'oxyde de manganèse est dissous. Au bout d'une demi-heure, on enlève les scories qui flottent sur le bain et l'on ajoute le zinc ; dix minutes après, on coule le métal. Cela donne un beau métal blanc et dur, égal en résistance et en tenacité au métal à canon. Dans le but d'accélérer la fusion de l'oxyde de manganèse, on peut ajouter un fondant composé d'une partie de fluorure de calcium, d'une partie de borate de soude et d'une partie de charbon de bois."

(1) Cette généreuse pensée de Virgile est traduite dans la devise d'une de nos familles canadiennes, les Sallaberry : "Force à superbe, merci à faible."



Le Nautilus tomba au milieu d'un troupeau de baleines (p. 219, col. II.)

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XII

CACHALOTS ET BALEINES

Pendant la nuit du 13 au 14 mars, le Nautilus reprit sa direction vers le sud. Je pensais qu'à la hauteur du cap Horn, il mettrait le cap à l'ouest afin de rallier les mers du Pacifique et d'achever son tour du monde. Il n'en fit rien et continua de remonter vers les régions australes. Où voulait-il donc aller? Au pôle? c'était insensé. Je commençai à croire que les témérités du capitaine justifiaient suffisamment les appréhensions de Ned Land.

Le Canadien, depuis quelque temps, ne me parlait plus de ses projets de fuite. Il était devenu moins communicatif, presque silencieux. Je voyais combien cet emprisonnement prolongé lui pesait. Je sentais ce qui s'amassait de colère en lui. Lorsqu'il rencontrait le capitaine, ses yeux s'allumaient d'un feu sombre, et je craignais toujours que sa violence naturelle ne le portât à quelque extrémité.

Ce jour-là, 14 mars, Conseil et lui vinrent me trouver dans ma chambre. Je leur demandai la raison de leur visite.

« Une simple question à vous poser, monsieur, me répondit le Canadien.



« La banquise! » dit Ned Land (p. 221, col. I.)

— Parlez, Ned.  
— Combien d'hommes croyez-vous qu'il y ait à bord du Nautilus?

— Je ne saurais le dire, mon ami.  
— Il me semble, reprit Ned Land, que sa manœuvre ne nécessite pas un nombreux équipage.

— En effet, répondis-je, dans les conditions où il se trouve, une dizaine d'hommes au plus doivent suffire à le manœuvrer.

— Eh bien, dit le Canadien, pourquoi y en aurait-il davantage?

— Pourquoi? » répliquai-je.  
Je regardai fixement Ned Land, dont les intentions étaient faciles à deviner.

« Parce que, dis-je, si j'en crois mes pressentiments, si j'ai bien compris l'existence du capitaine, le Nautilus n'est pas seulement un navire. Ce doit être un lieu de refuge pour ceux qui, comme son commandant, ont rompu toute relation avec la terre.

— Peut-être, dit Conseil, mais enfin le Nautilus ne peut contenir qu'un certain nombre d'hommes, et monsieur ne pourrait-il évaluer ce maximum?

— Comment cela, Conseil?

— Par le calcul. Étant donnée la capacité du navire que monsieur connaît, et, par conséquent, la quantité d'air qu'il renferme; sachant d'autre part ce que chaque homme dépense dans l'acte de la respiration, et comparant tous ces résultats avec la nécessité où le Nautilus est de remonter toutes les vingt-quatre heures...

La phrase de Conseil n'en finissait pas, mais je vis bien où il voulait en venir.

« Je te comprends, dis-je; mais ce calcul-là, facile à établir d'ailleurs, ne peut donner qu'un chiffre très-incertain.

— N'importe, reprit Ned Land, en insistant.

— Voici le calcul, répondis-je. Chaque homme dépense en une heure l'oxygène contenu dans cent litres d'air, soit en vingt-quatre heures, l'oxygène contenu dans deux mille quatre cent litres. Il faut donc chercher combien de fois le Nautilus renferme deux mille quatre cent litres d'air.

— Précisément, dit Conseil.

— Or, repris-je, la capacité du Nautilus étant de quinze cents tonneaux, et celle du tonneau de mille litres, le Nautilus renferme quinze cent mille litres d'air, qui, divisés par deux mille quatre cents...

Je calculai rapidement au crayon:

« ... donnent au quotient six cent vingt-cinq. Ce qui revient à dire que l'air contenu dans le Nautilus pourrait rigoureusement suffire à six cent vingt-cinq hommes pendant vingt-quatre heures.

— Six cent vingt-cinq! répéta Ned.

— Mais tenez pour certain, ajoutai-je, que, tant passagers que marins ou officiers, nous ne formons pas la dixième partie de ce chiffre.

— C'est encore trop pour trois hommes! murmura Conseil.

— Donc, mon pauvre Ned, je ne puis que vous conseiller la patience.

— Et même mieux que la patience, répondit Conseil, la résignation.

Conseil avait employé le mot juste.

« Après tout, reprit-il, le capitaine Nemo ne peut pas aller toujours au sud! Il faudra bien qu'il s'arrête, ne fut-ce que devant la banquise, et qu'il revienne vers des mers plus civilisées! Alors, il sera temps de reprendre les projets de Ned Land.

Le Canadien secoua la tête, passa la main sur son front, ne répondit pas, et se retira.

« Que monsieur me permette de lui faire une observation, me dit alors Conseil. Ce pauvre Ned pense à tout ce qu'il ne peut pas avoir. Tout lui revient de sa vie passée. Tout lui semble regrettable de ce qui nous est interdit. Ses anciens souvenirs l'oppressent et il a le cœur gros. Il faut le comprendre. Qu'est-ce qu'il a à faire ici? Rien. Il n'est pas un savant comme monsieur, et ne saurait prendre le même goût que nous aux choses admirables de la mer. Il risquerait tout pour pouvoir entrer dans une taverne de son pays!

Il est certain que la monotonie du bord devait paraître insupportable au Canadien, habitué à une vie libre et active. Les événements qui pouvaient le passionner étaient rares. Cependant, ce jour-là, un incident vint lui rappeler ses beaux jours de harponneur.

Vers onze heures du matin, étant à la surface de l'Océan, le Nautilus tomba au milieu d'une troupe de baleines. Rencontre qui ne me surprit pas, car je savais que ces animaux, chassés à outrance, se sont réfugiés dans les bassins des hautes latitudes.

Le rôle joué par la baleine dans le monde marin, et son influence sur les découvertes géographiques, ont été considérables. C'est elle qui, entraînant à sa suite les Basques d'abord, puis les Asturiens, les Anglais et les Hollandais, les enhardit contre les dangers de l'Océan et les conduisit d'une extrémité de la terre à l'autre. Les baleines aiment à fréquenter les mers australes et boréales. D'anciennes légendes prétendent même que ces cétacés amenèrent les pêcheurs jusqu'à sept lieues seulement du pôle nord. Si le fait est faux, il sera vrai un jour, et c'est probablement ainsi, en chassant la baleine dans les régions arctiques ou antarctiques, que les hommes atteindront ce point inconnu du globe.

Nous étions assis sur la plateforme par une mer tranquille. Mais le mois d'octobre de ces latitudes nous donnait de belles journées d'automne. Ce fut le Canadien—il ne pouvait s'y tromper—qui signala une baleine à l'horizon à l'est. En regardant attentivement, on voyait son dos noirâtre s'élever et s'abaisser alternativement au-dessus des flots, à cinq milles du Nautilus.



J'ai amariné, près du Groenland, une baleine (p. 219, col. III.)

« Ah! s'écria Ned Land, si j'étais à bord d'un baleinier, voilà une rencontre qui me ferait plaisir! C'est un animal de grande taille! Voyez avec quelle puissance ses évents rejettent des colonnes d'air et de vapeur! Mille diables! pourquoi faut-il que je sois enchaîné sur ce morceau de tôle!

— Quoi! Ned, répondis-je, vous n'êtes pas encore revenu de vos vieilles idées de pêche?

— Est-ce qu'un pêcheur de baleines, monsieur, peut oublier son ancien métier? Est-ce qu'on se lasse jamais des émotions d'une pareille chasse?

— Vous n'avez jamais pêché dans ces mers, Ned?

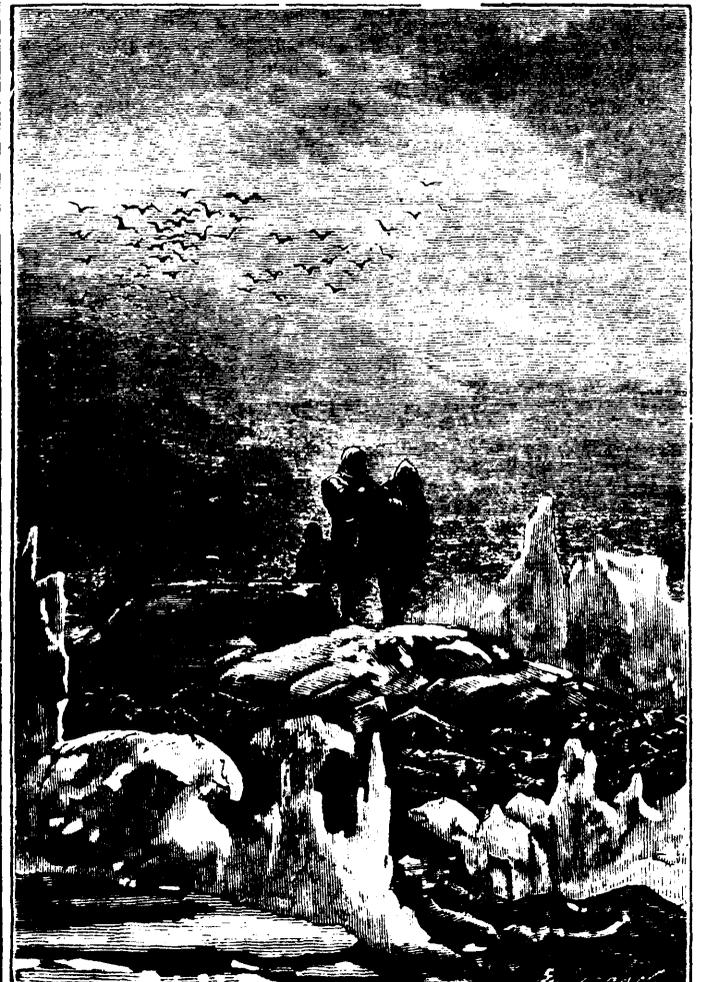
— Jamais, monsieur. Dans les mers boréales seulement, et autant dans le détroit de Behring que dans celui de Davis.

— Alors la baleine australe vous est encore inconnue. C'est la baleine franche que vous avez chassée jusqu'ici, et elle ne se hasarderait pas à passer les eaux chaudes de l'Équateur.

— Ah! monsieur le professeur, que me dites-vous là? répliqua le Canadien d'un ton passablement incrédule.

— Je dis ce qui est.

— Par exemple! Moi qui vous parle, en soixante-cinq, voilà deux ans et demi, j'ai amariné près du Groenland une baleine qui portait encore dans son flanc le harpon poinçonné d'un baleinier de Behring. Or, je vous demande, comment après avoir été frappé à l'ouest de l'Amérique, l'animal serait venu se faire tuer à l'est, s'il n'avait, après avoir doublé, soit le cap Horn, soit le cap de Bonne-Espérance, franchi l'Équateur?



Le Nautilus fut bloqué (p. 221, col. II.)

Je pense comme l'ami Ned, dit Conseil, et j'attends ce que répondra monsieur.

— Monsieur vous répondra, mes amis, que les baleines sont localisées, suivant leurs espèces, dans certaines mers qu'elles ne quittent pas. Et si l'un de ces animaux est venu du détroit de Behring dans celui de Davis, c'est tout simplement parce qu'il existe un passage d'une mer à l'autre, soit sur les côtes de l'Amérique, soit sur celles de l'Asie.

— Faut-il vous croire ? demanda le Canadien, en fermant un œil.

— Il faut croire monsieur, répondit Conseil.

— Dès lors, reprit le Canadien, puisque je n'ai jamais pêché dans ces parages, je ne connais point les baleines qui les fréquentent !

— Je vous l'ai dit, Ned.

— Raison de plus pour faire leur connaissance, répliqua Conseil.

— Voyez ! voyez ! s'écria le Canadien, la voix émue. Elle s'approche ! Elle vient sur nous ! Elle me regarde ! Elle sait que je ne peux rien contre elle !

Ned frappait du pied. Sa main frémissait en brandissant un harpon imaginaire.

— Ces cétacés, demanda-t-il, sont-ils aussi gros que ceux des mers boréales ?

— A peu près, Ned.

— C'est que j'ai vu de grosses baleines, monsieur, des baleines qui mesureraient jusqu'à cent pieds de longueur ! Je me suis même laissé dire que le Hullamock et l'Umgallick des îles Aléoutiennes dépassaient quelquefois cent cinquante pieds.

— Ceci me paraît exagéré, répondis-je. Ces animaux ne sont que des baleinoptères, pourvus de nageoires dorsales, et de même que les cachalots, ils sont généralement plus petits que la baleine franche.

— Ah ! s'écria le Canadien, dont les regards ne quittaient pas l'Océan, elle se rapproche, elle vient dans les eaux du *Nautilus* !

Puis, reprenant sa conversation :

— Vous parlez, dit-il, du cachalot comme d'une petite bête ! On cite cependant des cachalots gigantesques. Ce sont des cétacés intelligents. Quelques-uns, dit-on, se couvrent d'algues et de fucus. On les prend pour des îlots. On campe dessus, on s'y installe, on fait du feu...

— On y bâtit des maisons, dit Conseil.

— Oui, farceur, répondit Ned Land. Puis, un beau jour l'animal plonge et entraîne tous ses habitants au fond de l'abîme.

— Comme dans les voyages de Simbad le marin, répliquai-je en riant.

— Ah ! maître Land, il paraît que vous aimez les histoires extraordinaires ! Quels cachalots que les vôtres ! J'espère que vous n'y croyez pas !

— Monsieur le naturaliste, répondit sérieusement le Canadien, il faut tout croire de la part des baleines ! — Comme elle marche, celle-ci ! Comme elle se dérobe ! — On prétend que ces animaux-là peuvent faire le tour du monde en quinze jours.

— Je ne dis pas non.

— Mais, ce que vous ne savez sans doute pas, monsieur Aronnax, c'est que, au commencement du monde, les baleines filaient plus rapidement encore.

— Ah ! vraiment, Ned ! Et pourquoi cela ?

— Parce qu'alors, elles avaient la queue en travers, comme les poissons, c'est-à-dire que cette queue, comprimée verticalement, frappait l'eau de gauche à droite et de droite à gauche. Mais le Créateur, s'apercevant qu'elles marchaient trop vite, leur tordit la queue, et depuis ce temps-là, elles battent les flots de haut en bas au détriment de leur rapidité.

— Bon, Ned, dis-je, en reprenant une expression du Canadien, faut-il vous croire ?

— Pas trop, répondit Ned Land, et pas plus que si je vous disais qu'il existe des baleines longues de trois cent pieds et pesant cent mille livres.

— C'est beaucoup, en effet, dis-je. Cependant, il faut avouer que certains cétacés acquièrent un développement considérable, puisque, dit-on, ils fournissent jusqu'à cent vingt tonnes d'huiles.

— Pour ça, je l'ai vu, dit le Canadien.

— Je le crois volontiers, Ned, comme je crois que certaines baleines égalent en grosseur cent éléphants. Jugez des effets produits par une telle masse lancée à toute vitesse !

— Est-il vrai, demanda Conseil, qu'elles peuvent couler des navires ?

— Des navires, je ne le crois pas, répondis-je. On raconte, cependant, qu'en 1820, précisément dans ces mers du sud, une baleine se précipita sur l'*Essex* et le fit reculer avec une vitesse de quatre mètres par seconde. Des lames pénétrèrent par l'arrière, et l'*Essex* sombra presque aussitôt.

Ned me regarda d'un air narquois.

— Pour mon compte, dit-il, j'ai reçu un coup de queue de baleine—dans mon canot, cela va sans dire. Mes compagnons et moi, nous avons été lancés à une hauteur de six mètres. Mais auprès de la baleine de monsieur le professeur, la mienne n'était qu'un baleineau.

— Est-ce que ces animaux-là vivent longtemps ? demanda Conseil.

— Mille ans, répondit le Canadien sans hésiter.

— Et comment le savez-vous, Ned ?

— Parce qu'on le dit.

— Et pourquoi le dit-on ?

— Parce qu'on le sait.

— Non, Ned, on ne le sait pas, mais on le suppose, et voici le raisonnement sur lequel on s'appuie. Il y a quatre cents ans, lorsque les pêcheurs chassèrent pour la première fois les baleines, ces animaux avaient une taille supé-

rieure à celle qu'ils acquièrent aujourd'hui. On suppose donc, assez logiquement, que l'infériorité des baleines actuelles vient de ce qu'elles n'ont pas eu le temps d'atteindre leur complet développement. C'est ce qui a fait dire à Buffon que ces cétacés pouvaient et devaient même vivre mille ans. Vous entendez ?

Ned Land n'entendait pas. Il n'écoutait plus. La baleine s'approchait toujours. Il la dévorait des yeux.

— Ah ! s'écria-t-il, ce n'est plus une baleine, c'est dix, c'est vingt, c'est un troupeau tout entier ! Et ne pouvoir rien faire ! Etre là pieds et poings liés !

— Mais, ami Ned, dit Conseil, pourquoi ne pas demander au capitaine Nemo la permission de chasser ?

Conseil n'avait pas achevé sa phrase, que Ned Land s'était affalé par le panneau et courait à la recherche du capitaine. Quelques instants après, tous deux reparaisaient sur la plate-forme.

Le capitaine Nemo observa le troupeau de cétacés qui se jouaient sur les eaux à un mille du *Nautilus*.

— Ce sont des baleines australes, dit-il. Il y a là la fortune d'une flotte de baleiniers.

— Eh ! bien, monsieur, demanda le Canadien, ne pourrais-je leur donner la chasse, ne fût-ce que pour ne pas oublier mon ancien métier de harponneur ?

— A quoi bon, répondit le capitaine Nemo, chasser uniquement pour détruire ? Nous n'avons que faire d'huile de baleine à bord.

— Cependant, monsieur, reprit le Canadien, dans la mer Rouge, vous nous avez autorisés à poursuivre un dugong !

— Il s'agissait alors de procurer de la viande fraîche à mon équipage. Ici, ce serait tuer pour tuer. Je sais bien que c'est un privilège réservé à l'homme, mais je n'admets pas ces passe-temps meurtriers. En détruisant la baleine australe comme la baleine franche, êtes inoffensifs et bons, vos pareils, maître Land, commettent une action blâmable. C'est ainsi qu'ils ont déjà dépeuplé toute la baie de Baffin, et qu'ils anéantissent une classe d'animaux utiles. Laissez donc tranquilles ces malheureux cétacés. Ils ont bien assez de leurs ennemis naturels, les cachalots, les espadons et les scies, sans que vous vous en mêliez.

Je laisse à imaginer la figure que faisait le Canadien pendant ce cours de morale. Donner de semblables raisons à un chasseur, c'était perdre ses paroles. Ned Land regardait le capitaine Nemo et ne comprenait évidemment pas ce qu'il voulait lui dire. Cependant, le capitaine avait raison. L'acharnement barbare et inconsidéré des pêcheurs fera disparaître un jour la dernière baleine de l'Océan.

Ned Land siffla entre les dents son *Fankre doelle*, fourra ses mains dans ses poches et nous tourna le dos.

Cependant, le capitaine Nemo observait le troupeau de cétacés, et s'adressant à moi :

— J'avais raison de prétendre que, sans compter l'homme, les baleines ont assez d'autres ennemis naturels. Celles-ci vont avoir affaire à forte partie avant peu. Apercevez-vous, monsieur Aronnax, à huit milles sous le vent, ces points noirs qui sont en mouvement ?

— Oui, capitaine, répondis-je.

— Ce sont des cachalots, animaux terribles que j'ai quelquefois rencontrés par troupes de deux ou trois cents ! Quant à ceux-là, bêtes cruelles et malfaisantes, on a raison de les exterminer.

Le Canadien se retourna vivement à ces derniers mots.

— Eh bien, capitaine, dis-je, il est temps encore, dans l'intérêt même des baleines...

— Inutile de s'exposer, monsieur le professeur. Le *Nautilus* suffira à disperser ces cachalots. Il est armé d'un éperon d'acier qui vaut bien le harpon de maître Land, j'imagine.

Le Canadien ne se gêna pas pour hausser les épaules. Attaquer des cétacés à coups d'éperon ! qui avait jamais entendu parler de cela ?

— Attendez, monsieur Aronnax, dit le capitaine Nemo. Nous vous montrerons une chasse que vous ne connaissez pas encore. Pas de pitié pour ces féroces cétacés. Ils ne sont que bouche et dents !

Bouche et dents ! On ne pouvait mieux peindre le cachalot macrocéphale, dont la taille dépasse quelquefois vingt-cinq mètres. La tête énorme de ce cétacé occupe environ le tiers de son corps. Mieux armé que la baleine, dont la mâchoire supérieure est seulement garnie de fanons, il est muni de vingt-cinq grosses dents, hautes de vingt centimètres, cylindriques et coniques à leur sommet, et qui pèsent deux livres chacune. C'est à la partie supérieure de cette énorme tête et dans de grandes cavités séparées par des cartilages, que se trouvent trois à quatre cents kilogrammes de cette huile précieuse, dite "blanc de baleine."

Le cachalot est un animal disgracieux, plutôt tétard que poisson, suivant la remarque de Frédéric. Il est mal construit, étant pour ainsi dire "manqué" dans toute la partie gauche de sa charpente, et n'y voyant guère que de l'œil droit.

Cependant, le monstrueux troupeau s'approchait toujours. Il avait aperçu les baleines et se préparait à les attaquer. On pouvait préjuger, d'avance, la victoire des cachalots, non seulement parce qu'ils sont mieux bâtis pour l'attaque que leurs inoffensifs adversaires, mais aussi parce qu'ils peuvent rester plus longtemps sous les flots, sans venir respirer à leur surface.

Il n'était que temps d'aller au secours des baleines. Le *Nautilus* se mit entre deux eaux. Conseil, Ned et moi, nous primes place devant les vitres du salon. Le capitaine Nemo se rendit près du timonier pour manœuvrer son

appareil comme un engin de destruction. Bientôt, je sentis les battements de l'hélice se précipiter et notre vitesse s'accroître.

Le combat était déjà commencé entre les cachalots et les baleines, lorsque le *Nautilus* arriva. Il manœuvra de manière à couper la troupe des macrocéphales. Ceux-ci, tout d'abord, se montrèrent peu émus à la vue du nouveau monstre qui se mêlait à la bataille. Mais bientôt ils durent se garer de ses coups.

Quelle lutte ! Ned Land, lui-même bientôt enthousiasmé, finit par battre des mains. Le *Nautilus* n'était plus qu'un harpon formidable, brandi par la main de son capitaine. Il se lançait contre ces masses charnues et les traversait de part en part, laissant après son passage deux grouillantes moitiés d'animal. Les formidables coups de queue qui frappaient ses flancs, il ne les sentait pas. Les choes qu'il produisait, pas davantage. Un cachalot exterminé, il courait à un autre, virait sur place pour ne pas manquer sa proie, allant de l'avant, de l'arrière, de côté à son gouvernail, plongeant quand le cétacé s'enfonçait dans les couches profondes, remontant avec lui lorsqu'il revenait à la surface, le frappant de plein ou d'écharpe, le coupant ou le déchirant, et dans toutes les directions et sous toutes les allures, le perçant de son terrible éperon.

Quel carnage ! Quel bruit à la surface des flots ! Quels sifflements aigus et quels ronflements particuliers à ces animaux épouvantés ! Au milieu de ces couches ordinairement si paisibles, leur queue créait de véritables houles.

Pendant une heure se prolongea cet héroïque massacre, auquel les macrocéphales ne pouvaient se soustraire. Plusieurs fois, dix ou douze réunis essayèrent d'écraser le *Nautilus* sous leur masse. On voyait, à la vitre, leur gueule énorme pavée de dents, leur œil formidable. Ned Land, qui ne se possédait plus, les menaçait et les injurait. On sentait qu'ils se cramponnaient à notre appareil, comme des chiens qui couffent un ragot sous les taillis. Mais le *Nautilus*, forçant son hélice, les emportait, les entraînant, ou les ramenant vers le niveau supérieur des eaux, sans se soucier ni de leurs poids énormes, ni de leurs puissantes étreintes.

Enfin, la masse des cachalots s'éclaircit. Les flots redevinrent tranquilles. Je sentis que nous remontions à la surface de l'Océan. Le panneau fut ouvert, et nous nous précipitâmes sur la plate-forme.

La mer était couverte de cadavres mutilés. Une explosion formidable n'eût pas divisé, déchiré, déchiqueté avec plus de violence ces masses charnues. Nous flottions au milieu de corps gigantesques, bleuâtres sur le dos, blanchâtres sous le ventre, et tout bossués d'énormes protubérances. Quelques cachalots épouvantés fuyaient à l'horizon. Les flots étaient teints en rouge sur un espace de plusieurs milles, et le *Nautilus* flottait au milieu d'une mer de sang.

Le capitaine Nemo nous rejoignit.

— Eh bien, maître Land ? dit-il.

— Eh bien, monsieur, répondit le Canadien, chez lequel l'enthousiasme s'était calmé, c'est un spectacle terrible, en effet. Mais je ne suis pas un boucher, je suis un chasseur, et ceci n'est qu'une boucherie.

— C'est un massacre d'animaux malfaisants, répondit le capitaine, et le *Nautilus* n'est pas un couteau de boucher.

— J'aime mieux mon harpon, répliqua le Canadien.

— Chacun son arme, répondit le capitaine, en regardant fixement Ned Land.

Je craignais que celui-ci ne se laissât emporter à quelque violence qui aurait eu des conséquences déplorables. Mais sa colère fut détournée par la vue d'une baleine que le *Nautilus* accostait en ce moment.

L'animal n'avait pu échapper à la dent des cachalots. Je reconnus la baleine australe, à tête déprimée, qui est entièrement noire. Anatomiquement, elle se distingue de la baleine blanche et du Nord-Caper par la soudure des sept vertèbres cervicales, et elle compte deux côtes de plus que ses congénères. Le malheureux cétacé, couché sur le flanc, le ventre troué de morsures, était mort. Au bout de sa nageoire mutilée pendait encore un petit baleineau qu'il n'avait pu sauver du massacre. Sa bouche ouverte laissait couler l'eau qui murmurait comme un ruisseau à travers ses fanons.

Le capitaine Nemo conduisit le *Nautilus* près du cadavre de l'animal. Deux de ses hommes montèrent sur le flanc de la baleine, et je vis, non sans étonnement, qu'ils tiraient de ses mamelles tout le lait qu'elles contenaient, c'est-à-dire la valeur de deux à trois tonneaux.

Le capitaine m'offrit une tasse de ce lait encore chaud. Je ne pus m'empêcher de lui marquer ma répugnance pour ce breuvage. Il m'assura que ce lait était excellent, et qu'il ne se distinguait en aucune façon du lait de vache.

Je le goûtai et je fus de son avis. C'était donc pour nous une réserve utile, car ce lait, sous la forme de beurre salé ou de fromage, devait apporter une agréable variété à notre ordinaire.

De ce jour-là, je remarquai avec inquiétude que les dispositions de Ned Land envers le capitaine Nemo devenaient de plus en plus mauvaises, et je résolus de surveiller de près les faits et gestes du Canadien.

## CHAPITRE XIII

### LA BANQUISE

Le *Nautilus* avait repris son imperturbable direction vers le sud. Il suivait le cinquantième méridien avec une vitesse considérable. Voulaient-ils donc atteindre le pôle ? Je ne le pen-

sais pas, car jusqu'ici toutes les tentatives pour s'élever jusqu'à ce point du globe avaient échoué. La saison, d'ailleurs, était déjà fort avancée, puisque le 13 mars des terres antarctiques correspond au 13 septembre des régions boréales, qui commencent la période équinoxiale.

Le 14 mars, j'aperçus des glaces flottantes par 55° de latitude, simples débris blafards de vingt à vingt-cinq pieds, formant des écueils sur lesquels la mer déferlait. Le *Nautilus* se maintenait à la surface de l'Océan. Ned Land, ayant déjà pêché dans les mers arctiques, était familiarisé avec ce spectacle des ice-bergs. Conseil et moi, nous l'admirions pour la première fois.

Dans l'atmosphère, vers l'horizon du sud, s'étendait une bande blanche d'un éblouissant aspect. Les baleiniers anglais lui ont donné le nom de "ice-blink." Quelque épais que soient les nuages, ils ne peuvent l'obscurcir. Elle annonce la présence d'un pack ou banc de glace.

En effet, bientôt apparurent des blocs plus considérables dont l'éclat se modifiait suivant les caprices de la brume. Quelques-unes de ces masses montraient des veines vertes, comme si le sulfate de cuivre en eût tracé les lignes ondulées. D'autres, semblables à d'énormes améthystes, se laissaient pénétrer par la lumière. Celles-ci réverbéraient les rayons du jour sur les mille facettes de leurs cristaux. Celles-là, nuancées des vifs reflets du calcaire, auraient suffi à la construction de toute une ville de marbre.

Plus nous descendions au sud, plus ces îles flottantes gagnaient en nombre et en importance. Les oiseaux polaires y nichaient par milliers. C'étaient des pétrels, des damiers, des puffins, qui nous assourdisaient de leurs cris. Quelques-uns, prenant le *Nautilus* pour le cadavre d'une baleine, venaient s'y reposer et piquaient de coups de bec sa tête sonore.

Pendant cette navigation au milieu des glaces, le capitaine Nemo se tint souvent sur la plate-forme. Il observait avec attention ces parages abandonnés. Je voyais son calme regard s'animer parfois. Se disait-il que dans ces mers polaires interdites à l'homme, il était là chez lui, maître de ces infranchissables espaces ? Peut-être. Mais il ne parlait pas. Il restait immobile, ne revenant à lui que lorsque ses instincts de manœuvrier reprenaient le dessus. Dirigeant alors son *Nautilus* avec une adresse consommée, il évitait habilement le choc de ces masses dont quelques-unes mesuraient une longueur de plusieurs milles sur une hauteur qui variait de soixante-dix à quatre-vingts mètres. Souvent l'horizon paraissait entièrement fermé. A la hauteur du soixantième degré de latitude, toute passe avait disparu. Mais le capitaine Nemo, cherchant avec soin, trouvait bientôt quelque étroite ouverture par laquelle il se glissait audacieusement, sachant bien, cependant, qu'elle se refermerait derrière lui.

Ce fut ainsi que le *Nautilus*, guidé par cette main habile, dépassa toutes ces glaces, classées, suivant leur forme ou leur grandeur, avec une précision qui enchantait Conseil : ice-bergs ou montagnes, ice-fields ou champs unis et sans limites, drift-ice ou glaces flottantes, packs ou champs brisés, nommés palchs quand ils sont circulaires, et streams lorsqu'ils sont faits de morceaux allongés.

La température était assez basse. Le thermomètre, exposé à l'air extérieur, marquait deux à trois degrés au dessous de zéro. Mais nous étions chaudement habillés de fourrures, dont les phoques ou les ours marins avaient fait les frais. L'intérieur du *Nautilus*, régulièrement chauffé par ses appareils électriques, défiait les froids les plus intenses. D'ailleurs, il lui eût suffi de s'enfoncer à quelques mètres au-dessous des flots pour y trouver une température supportable.

Deux mois plus tôt, nous aurions joui sous cette latitude d'un jour perpétuel ; mais déjà la nuit se faisait pendant trois ou quatre heures, et plus tard, elle devait jeter six mois d'ombre sur ces régions circumpolaires.

Le 15 mars, la latitude des îles New-Sethland et des Orkney du Sud fut dépassée. Le capitaine m'apprit qu'autrefois de nombreuses tribus de phoques habitaient ces terres ; mais les baleiniers anglais et américains, dans leur rage de destruction, massacrant les adultes et les femelles pleines, là où existait l'animation de la vie, avaient laissé après eux le silence de la mort.

Le 16 mars, vers huit heures du matin, le *Nautilus*, suivant le cinquante-cinquième méridien, coupa le cercle polaire antarctique. Les glaces nous entouraient de toutes parts et fermaient l'horizon. Cependant, le capitaine Nemo marchait de passe en passe et s'élevait toujours.

— Mais où va-t-il ? demandai-je.

— Devant lui, répondit Conseil. Après tout, lorsqu'il ne pourra pas aller plus loin, il s'arrêtera.

— Je n'en jurerais pas ! répondis-je.

Et, pour être franc, j'avouerai que cette excursion aventureuse ne me déplaçait point. A quel degré d'émervaillement les beautés de ces régions nouvelles, je ne saurais l'exprimer. Les glaces prenaient des attitudes superbes. Ici, leur ensemble formait une ville orientale, avec ses minarets et ses mosquées innombrables. Là, une cité écorchée et comme jetée à terre par une convulsion du sol. Aspects incessamment variés par les obliques rayons du soleil, ou perdus dans les brumes grises au milieu des ouragans de neige. Puis, de toutes parts des détonations, des éboulements, de grandes culbutes d'ice-bergs, qui changeaient le décor comme le paysage d'un diorama.

Lorsque le Nautilus était immergé au moment où se rompaient ces équilibres, le bruit se propagait sous les eaux avec une effrayante intensité, et la chute de ces masses créait de redoutables remous jusque dans les couches profondes de l'Océan. Le Nautilus roulait et tanguait alors comme un navire abandonné à la furie des éléments.

Souvent, ne voyant plus aucune issue, je pensais que nous étions définitivement prisonniers ; mais, l'instinct le guidant, sur le plus léger indice le capitaine Nemo découvrait des passes nouvelles. Il ne se trompait jamais en observant les minces filets d'eau bleuâtre qui sillonnaient les ice-fields. Aussi ne mettais-je pas en doute qu'il n'eût aventuré déjà le Nautilus au milieu des mers antarctiques.

Cependant, dans la journée du 16 mars, les champs de glace nous barrèrent absolument la route. Ce n'était pas encore la banquise, mais de vastes ice-fields cimentés par le froid. Cet obstacle ne pouvait arrêter le capitaine Nemo, et il se lança contre l'ice-field avec une effroyable violence. Le Nautilus entra comme un coin dans cette masse friable, et la divisait avec des craquements terribles. C'était l'antique bélier poussé par une puissance infinie. Les débris de glace, haut projetés, retombaient en grêle autour de nous. Par sa seule force d'impulsion, notre appareil se creusait un chenal. Quelquefois, emporté par son élan, il montait sur le champ de glace et l'écrasait de son poids, ou par instants, enfoncé sous l'ice-field, il le divisait par un simple mouvement de tangage qui produisait de larges déchirures.

Pendant ces journées, de violents grains nous assaillirent. Par certaines brumes épaisses, on ne se fit pas vu d'une extrémité de la plate-forme à l'autre. Le vent sautait brusquement à tous les points du compas. La neige s'accumulait en couches si dures qu'il fallait la briser à coups de pics. Rien qu'à la température de cinq degrés au-dessous de zéro, toutes les parties extérieures du Nautilus se recouvraient de glaces. Un grêlement n'aurait pu se manifester, car tous les garants eussent été engagés dans les gorges des poulies. Un bâtiment sans voiles et mû par un moteur électrique qui se passait de charbon, pouvait seul affronter d'aussi hautes latitudes.

Dans ces conditions, le baromètre se tint généralement très-bas. Il tomba même à 73° 5'. Les indications de la boussole n'offraient plus aucune garantie. Ses aiguilles affolées marquaient des directions contradictoires, en s'approchant du pôle magnétique méridional qui ne se confond pas avec le sud du monde. En effet, suivant Hansten, ce pôle est situé à peu près par 70° de latitude et 130° de longitude, et, d'après les observations de Duperrey, par 135° de longitude et 70° 30' de latitude. Il fallait faire alors des observations nombreuses sur les compas transportés à différentes parties du navire et prendre une moyenne. Mais souvent, on s'en rapportait à l'estime pour relever la route parcourue, méthode peu satisfaisante au milieu de ces passes sinieuses dont les points de repère changent incessamment.

Enfin, le 18 mars, après vingt assauts inutiles, le Nautilus se vit définitivement enrayé. Ce n'était plus ni les streams, ni les palks, ni les ice-fields, mais une interminable et immobile barrière formée de montagnes soudées entre elles.

"La banquise !" me dit le Canadien. Je compris que pour Ned Land comme pour tous les navigateurs qui nous avaient précédés, c'était l'infranchissable obstacle. Le soleil ayant un instant paru vers midi, le capitaine Nemo obtint une observation assez exacte qui donnait notre situation par 51° 30' de longitude et 67° 39' de latitude méridionale. C'était déjà un point avancé des régions antarctiques.

De mer, de surface liquide, il n'y avait plus apparence devant nos yeux. Sous l'éperon du Nautilus s'étendait une vaste plaine tourmentée, enchevêtrée de blocs confus, avec tout ce pêle-mêle capricieux qui caractérise la surface d'un fleuve quelque temps avant la débâcle des glaces, mais sur des proportions gigantesques. Ça et là, des pics aigus, des aiguilles déliées s'élevant à une hauteur de deux cents pieds ; plus loin, une suite de falaises taillées à pic et revêtues de teintes grisâtres, vastes miroirs qui reflétaient quelques rayons de soleil à demi noyés dans les brumes. Puis, sur cette nature désolée, un silence farouche, à peine rompu par le battement d'ailes des pétrels et des puffins. Tout était gelé alors, même le bruit.

Le Nautilus dut donc s'arrêter dans son aventureuse course au milieu des champs de glace.

"Monsieur, me dit ce jour-là Ned Land, si votre capitaine va plus loin..."

— Eh bien ?

— Ce sera un maître homme.

— Pourquoi, Ned ?

— Parce que personne ne peut franchir la banquise. Il est puissant, votre capitaine ; mais, mille diables ! il n'est pas plus puissant que la nature, et là où elle a mis des bornes, il faut que l'on s'arrête bon gré mal gré.

— En effet, Ned Land, et cependant, j'aurais voulu savoir ce qu'il y a derrière cette banquise ! Un mur, voilà ce qui m'irrite le plus !

— Monsieur a raison, dit Conseil. Les murs n'ont été inventés que pour agacer les savants. Il ne devrait y avoir de murs nulle part.

— Bon ! fit le Canadien. Derrière cette banquise, on sait bien ce qui se trouve.

— Quoi donc ? demandai-je.

— De la glace, et toujours de la glace !

— Vous êtes certain de ce fait, Ned, répliquai-je, mais moi, je ne le suis pas. Voilà pourquoi je voudrais aller voir.

— Eh bien, monsieur le professeur, répondit le

Canadien, renoncez à cette idée. Vous êtes arrivé à la banquise, ce qui est déjà suffisant, et vous n'irez pas plus loin, ni votre capitaine Nemo, ni son Nautilus. Et qu'il le veuille ou non, nous reviendrons vers le nord, c'est-à-dire au pays des honnêtes gens."

Je dois convenir que Ned Land avait raison, et tant que les navires ne seront pas faits pour naviguer sur les champs de glace, ils devront s'arrêter devant la banquise.

En effet, malgré ses efforts, malgré les moyens puissants employés pour disjoindre les glaces, le Nautilus fut réduit à l'immobilité. Ordinairement, qui ne peut aller plus loin en est quitte pour revenir sur ses pas. Mais ici, revenir était aussi impossible qu'avancer, car les passes s'étaient refermées derrière nous, et pour peu que notre appareil demeurât stationnaire, il ne tarderait pas à être bloqué. Ce fut même ce qui arriva vers deux heures du soir, et la jeune glace se forma sur ses flancs avec une étonnante rapidité. Je dus avouer que la conduite du capitaine Nemo était plus qu'imprudente.

J'étais en ce moment, sur la plate-forme. Le capitaine, qui observait la situation depuis quelques instants, me dit :

"Eh bien, monsieur le professeur, qu'en pensez-vous ?

— Je pense que nous sommes pris, capitaine.

— Pris ! Et comment l'entendez-vous ?

— J'entends que nous ne pouvons aller ni en avant ni en arrière, ni d'aucun côté. C'est, je crois, ce qui s'appelle "pris," du moins sur les continents habités.

— Ainsi, monsieur Aronnax, vous pensez que le Nautilus ne pourra pas se dégager ?

— Difficilement, capitaine, car la saison est déjà trop avancée pour que vous comptiez sur une débâcle des glaces.

— Ah ! monsieur le professeur, répondit le capitaine Nemo d'un ton ironique, vous serez toujours le même ? Vous ne voyez qu'empêchements et obstacles ! Moi, je vous affirme que non-seulement le Nautilus se dégagera, mais qu'il ira plus loin encore !

— Plus loin au sud ? demandai-je en regardant le capitaine.

— Oui, monsieur, il ira au pôle.

— Au pôle ! m'écriai-je, ne pouvant retenir un mouvement d'incredulité.

— Oui ! répondit froidement le capitaine, au pôle antarctique, à ce point inconnu où se croisent tous les méridiens du globe. Vous savez si je fais du Nautilus ce que je veux."

Où ! je le savais. Je savais cet homme audacieux jusqu'à la témérité ! Mais vaincre ces obstacles qui hérissent le pôle sud, plus inaccessible que ce pôle nord non encore atteint par les plus hardis navigateurs, n'était-ce pas une entreprise absolument insensée, et que, seul, l'esprit d'un fou pouvait concevoir !

Il me vint alors à l'idée de demander au capitaine Nemo s'il avait déjà découvert ce pôle que n'avait jamais foulé le pied d'une créature humaine.

"Non, monsieur, me répondit-il, et nous le découvrirons ensemble. Là où d'autres ont échoué, je l'échouerai pas. Jamais je n'ai promené mon Nautilus aussi loin sur les mers australes ; mais, je vous le répète, il ira plus loin encore.

— Je veux vous croire, capitaine, repris-je d'un ton un peu ironique. Je vous crois ! Allons en avant ! Il n'y a pas d'obstacles pour nous ! Brisons cette banquise ! Faisons-la sauter, et si elle résiste, donnons des ailes au Nautilus, afin qu'il puisse passer par-dessus ?

— Par-dessus ? monsieur le professeur, répondit tranquillement le capitaine Nemo. Non point par-dessus, mais par-dessous.

— Par-dessous ! m'écriai-je.

Une subite révélation des projets du capitaine venait d'illuminer mon esprit. J'avais compris. Les merveilleuses qualités du Nautilus allaient le servir encore dans cette surhumaine entreprise !

"Je vois que nous commençons à nous entendre, monsieur le professeur, me dit le capitaine, souriant à demi. Vous entrevoyez déjà la possibilité—moi, je dirai le succès—de cette tentative. Ce qui est impraticable avec un navire ordinaire devient facile au Nautilus. Si un continent émerge au pôle, il s'arrêtera devant ce continent. Mais si, au contraire, c'est la mer libre qui le baigne, il ira au pôle même !

— En effet, dis-je, entraîné par le raisonnement du capitaine, si la surface de la mer est solidifiée par les glaces, ses couches inférieures sont libres, par cette raison providentielle qui a placé à un degré supérieur à celui de la congélation le maximum de densité de l'eau de mer. Et, si je ne me trompe, la partie immergée de cette banquise est à la partie émergente comme quatre est à un ?

— A peu près, monsieur le professeur. Pour un pied que les ice-bergs ont au-dessus de la mer, ils en ont trois au-dessous. Or, puisque ces montagnes de glaces ne dépassent pas une hauteur de cent mètres, elles ne s'enfoncent que de trois cents. Or, qu'est-ce que trois cents mètres pour le Nautilus ?

— Rien, monsieur.

— Il pourra même aller chercher à une profondeur plus grande cette température uniforme des eaux marines, et là nous braverons impunément les trente ou quarante degrés de froid de la surface.

— Juste, monsieur, très-juste, répondis-je en m'animent.

— La seule difficulté, reprit le capitaine Nemo, sera de rester plusieurs jours immergés sans renouveler notre provision d'air.

N'est-ce que cela ? répliquai-je. Le Nautilus a de vastes réservoirs, nous les remplissons,

et ils nous fourniront tout l'oxygène dont nous aurons besoin.

— Bien imaginé, monsieur Aronnax, répondit en souriant le capitaine. Mais ne voulant pas que vous puissiez m'accuser de témérité, je vous soumets d'avance toutes mes objections.

— En avez-vous encore à faire ?

— Une seule. Il est possible, si la mer existe au pôle sud, que cette mer soit entièrement prise, et, par conséquent, que nous ne puissions revenir à sa surface !

— Bon, monsieur, oubliez-vous que le Nautilus est armé d'un redoutable éperon, et ne pourrions-nous le lancer diagonalement contre ces champs de glace qui s'ouvriraient au choc ?

— Eh ! monsieur le professeur, vous avez des idées aujourd'hui !

— D'ailleurs, capitaine, ajoutai-je en m'enthousiasmant de plus belle, pourquoi ne rencontrerait-on pas la mer libre au pôle sud comme au pôle nord ? Les pôles du froid et les pôles de la terre ne se confondent ni dans l'hémisphère austral ni dans l'hémisphère boréal, et jusqu'à preuve contraire, on doit supposer ou un continent ou un océan dégagé de glaces à ces deux points du globe.

— Je le crois aussi, monsieur Aronnax, répondit le capitaine Nemo. Je vous ferai seulement observer qu'après avoir émis tant d'objections contre mon projet, maintenant vous m'écrasez d'arguments en sa faveur."

Le capitaine Nemo disait vrai. J'en étais arrivé à la vaincre en audace ! C'était moi qui l'entraînais au pôle ! Je le devançais, je le distançais... Mais non ! pauvre fou. Le capitaine Nemo savait mieux que toi le pour et le contre de la question, et il s'amusa à te voir emporté dans les rêveries de l'impossible !

Cependant, il n'avait pas perdu un instant. A un signal le second parut. Ces deux hommes s'entretenaient rapidement dans leur incompréhensible langage, et soit que le second eût été antérieurement prévenu, soit qu'il trouvât le projet praticable, il ne laissa voir aucune surprise.

Mais si impassible qu'il fût, il ne montra pas une plus complète impassibilité que Conseil, lorsque j'annonçai à ce digne garçon notre intention de pousser jusqu'au pôle sud. Un "comme il plaira à monsieur" accueillit ma communication, et je dus m'en contenter. Quant à Ned Land, si jamais épaules se levèrent haut, ce furent celles du Canadien.

"Voyez-vous, monsieur, me dit-il, vous et votre capitaine Nemo, vous me faites pitié !

— Mais nous irons au pôle, maître Land.

— Possible, mais vous n'en reviendrez pas !

Et Ned Land rentra dans sa cabine, "pour ne pas faire un malheur," dit-il en me quittant.

Pendant, les préparatifs de cette audacieuse tentative venaient de commencer. Les puissantes pompes du Nautilus refoulaient l'air dans les réservoirs et l'emmagasinaient à une haute pression. Vers quatre heures, le capitaine Nemo annonça que les panneaux de la plate-forme allaient être fermés. Je jetai un dernier regard sur l'épaisse banquise que nous allions franchir. Le temps était clair, l'atmosphère assez pure, le froid très-vif, douze degrés au-dessous de zéro ; mais le vent s'étant calmé, cette température ne semblait pas trop insupportable.

Une dizaine d'hommes montèrent sur les flancs du Nautilus et, armés de pics, ils casèrent la glace autour de la carène qui fut bientôt dégagée. Opération rapidement pratiquée, car la jeune glace était mince encore. Tous nous rentrâmes à l'intérieur. Les réservoirs habituels se remplirent de cette eau tenue libre à la flottaison. Le Nautilus ne tarda pas à descendre.

J'avais pris place au salon avec Conseil. Par la vitre ouverte, nous regardions les couches inférieures de l'Océan Austral. Le thermomètre remontait. L'aiguille du manomètre déviait sur le cadran.

A trois cents mètres environ, ainsi que l'avait prévu le capitaine Nemo, nous flottions sous la surface ondulée de la banquise. Mais le Nautilus s'immergea plus bas encore. Il atteignit une profondeur de huit cents mètres. La température de l'eau, qui donnait douze degrés à la surface, n'en accusait plus que onze. Deux degrés étaient déjà gagnés. Il va sans dire que la température du Nautilus, élevée par ses appareils de chauffage, se maintenait à un degré très-supérieur. Toutes les manœuvres s'accomplissaient avec une extraordinaire précision.

"On passera, n'en déplaise à monsieur, me dit Conseil.

— J'y compte bien ! "répondis-je avec le ton d'une profonde conviction.

Sous cette mer libre, le Nautilus avait pris directement le chemin du pôle, sans s'écarter du cinquante-deuxième méridien. De 67° 30' à 90°, vingt-deux degrés et demi en latitude restaient à parcourir, c'est-à-dire un peu plus de cinq cents lieues. Le Nautilus prit une vitesse moyenne de vingt-six milles à l'heure, la vitesse d'un train express. S'il la conservait, quarante heures lui suffisaient pour atteindre le pôle.

Pendant une partie de la nuit, la nouveauté de la situation nous retint, Conseil et moi, à la vitre du salon. La mer s'illuminait sous l'irradiation électrique du fanal. Mais elle était déserte. Les poissons ne séjournaient pas dans ces eaux prisonnières. Ils ne trouvaient là qu'un passage pour aller de l'Océan Antarctique à la mer libre du pôle. Notre marche était rapide. On la sentait telle aux tressaillements de la longue coque d'acier.

Vers deux heures du matin, j'allai prendre quelques heures de repos. Conseil m'imita. En

traversant les coursives, je ne rencontrai point le capitaine Nemo. Je supposai qu'il se tenait dans la cage du timonnier.

Le lendemain, 19 mars, à cinq heures du matin, je repris mon poste dans le salon. Le loch électrique m'indiqua que la vitesse du Nautilus avait été modérée. Il remontait alors vers la surface, mais prudemment, en vidant lentement ses réservoirs.

Mon cœur battait. Allions-nous émerger et retrouver l'atmosphère libre du pôle ?

Non. Un choc m'apprit que le Nautilus avait heurté la surface inférieure de la banquise, très-épaisse encore, à en juger par la matité du bruit. En effet, nous avions "touché," pour employer l'expression marine, mais en sens inverse et par mille pieds de profondeur. Ce qui donnait deux mille pieds de glaces au-dessus de nous, dont mille émergeaient. La banquise présentait alors une hauteur supérieure à celle que nous avions relevée sur ces bords. Circonstance peu rassurante.

Pendant cette journée, le Nautilus recommença plusieurs fois cette même expérience, et toujours il vint se heurter contre la muraille qui plafonnait au-dessus de lui. A de certains instants, il la rencontra par neuf cents mètres, ce qui accusait douze cents mètres d'épaisseur, dont deux cents mètres s'élevaient au-dessus de la surface de l'Océan. C'était le double de sa hauteur au moment où le Nautilus s'était enfoncé sous les flots.

Je notai soigneusement ces diverses profondeurs, et j'obtins ainsi le profil sous-marin de cette chaîne qui se développait sous les eaux.

Le soir, aucun changement n'était survenu dans notre situation. Toujours la glace entre quatre cents et cinq cents mètres de profondeur. Diminution évidente, mais qu'elle épaississe encore entre nous et la surface de l'Océan !

Il était huit heures alors. Depuis quatre heures déjà, l'air aurait dû être renouvelé à l'intérieur du Nautilus, suivant l'habitude quotidienne du bord. Cependant, je ne souffrais pas trop, bien que le capitaine Nemo n'eût pas encore demandé à ses réservoirs un supplément d'oxygène.

Mon sommeil fut pénible pendant cette nuit. Espoir et crainte m'assiégeaient tour à tour. Je me relevai plusieurs fois. Les titonnements du Nautilus continuaient. Vers trois heures du matin, j'observai que la surface inférieure de la banquise se rencontrait seulement par cinquante mètres de profondeur. Cent cinquante pieds nous séparaient alors de la surface des eaux. La banquise redevenait peu à peu ice-field. La montagne se refaisait la plaine.

Mes yeux ne quittaient plus le manomètre. Nous remontions toujours en suivant, par une diagonale, la surface resplendissante qui étincelait sous les rayons électriques. La banquise s'abaissait en dessus et en dessous par des rampes allongées. Elle s'amincissait de mille en mille.

Enfin, à six heures du matin, ce jour mémorable du 19 mars, la porte du salon s'ouvrit. Le capitaine Nemo parut.

"La mer libre !" me dit-il.

(A continuer.)

**Influence de la lumière sur le développement des végétaux, suivant la couleur de ses rayons.**—Voici le procédé indiqué dans *Les Mondes* par M. Victor Chatel :

Vitrez sept châssis, plus ou moins grands, suivant le nombre d'espèces de plantes sur lesquelles on veut faire en même temps des expériences—chaque d'eux en une des sept couleurs du spectre solaire : rouge, orange, jaune, vert, bleu, indigo, violet, lesquelles sont également celles de l'arc-en-ciel.

Placer ces châssis, côte à côte sur une bande de même terre, nouvellement labourée, ou mieux de terrain de mauvaises herbes contenant beaucoup de graines de celles-ci.

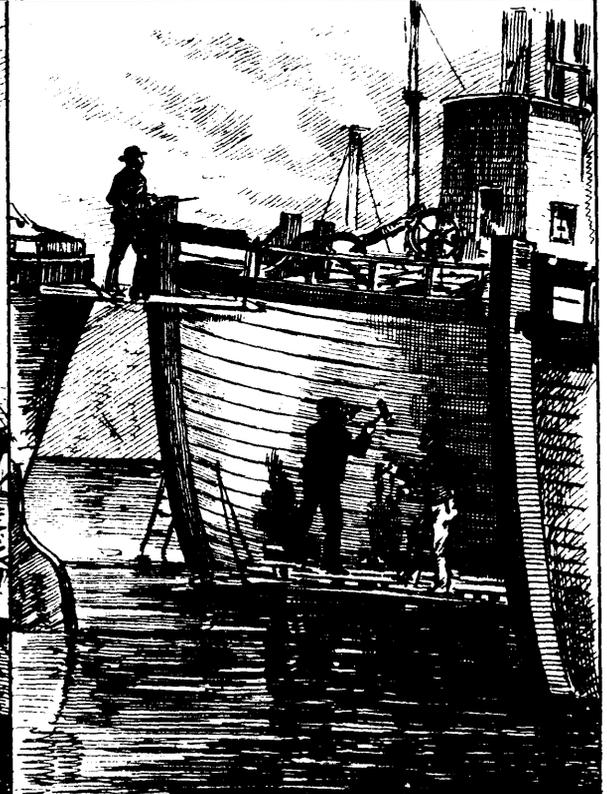
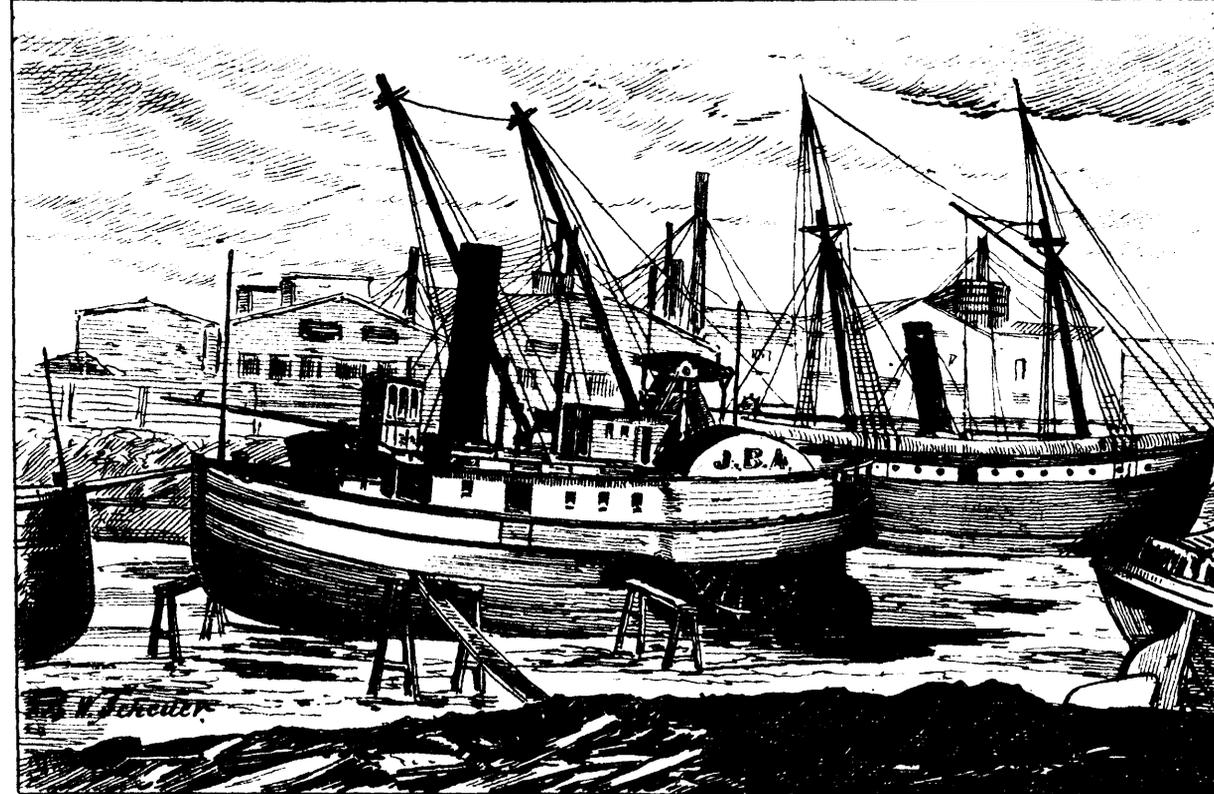
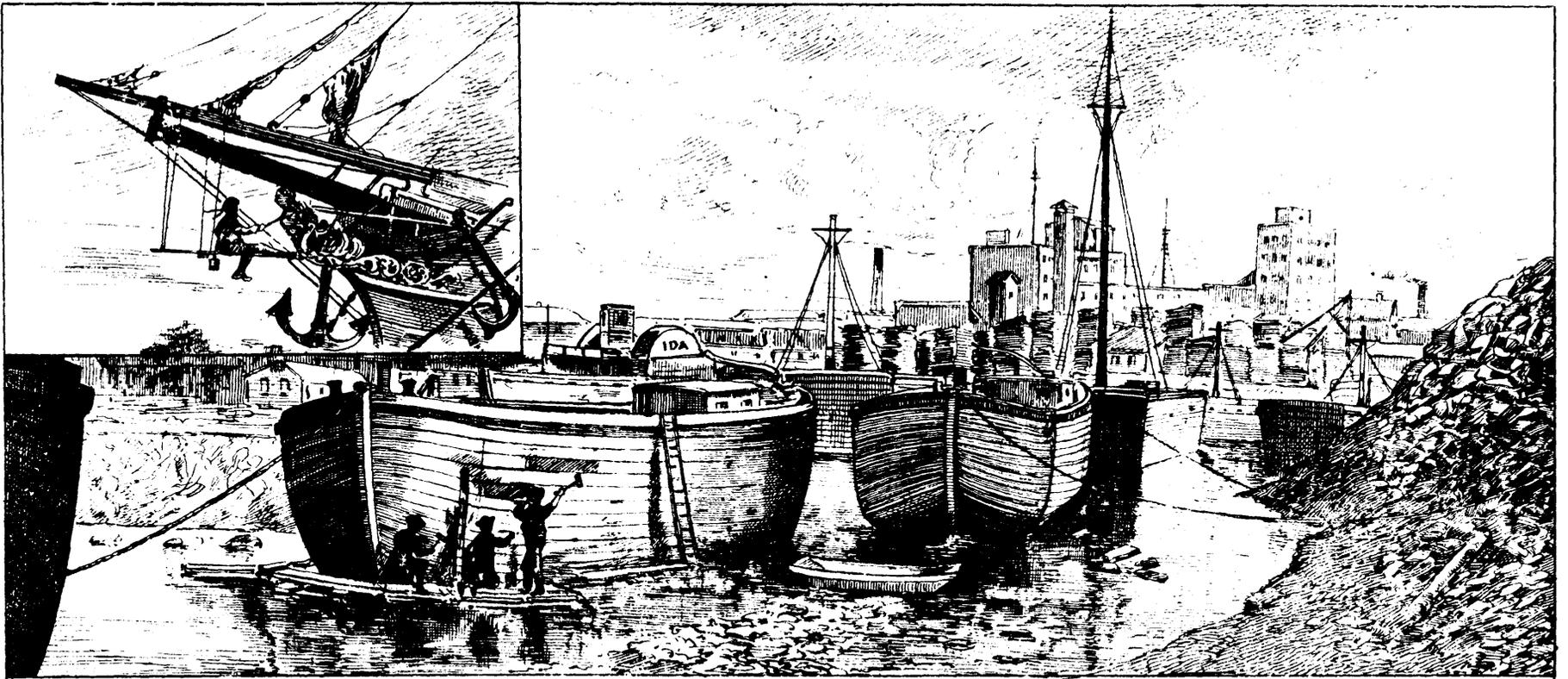
Ne donner, en maintenant constamment les châssis un peu et également soulevés, que la même quantité d'air et de lumière naturelle.

Au bout de quelque temps, on constatera, comme je l'ai fait l'an dernier et récemment, que les mêmes plantes sauvages, qui ont crû naturellement, sont, sous certains châssis, plus ou moins nombreuses, plus ou moins vigoureuses, ou même absentes ou complètement étiolées, suivant la couleur du vitrage.

Faire les mêmes expériences avec plusieurs espèces de bonnes graines de plantes agricoles et horticoles—semées régulièrement en lignes sous chacun des sept châssis—et aussi avec plusieurs espèces de mousses et de lichens ; étudier simultanément le développement des conserves sous chacune de ces influences.

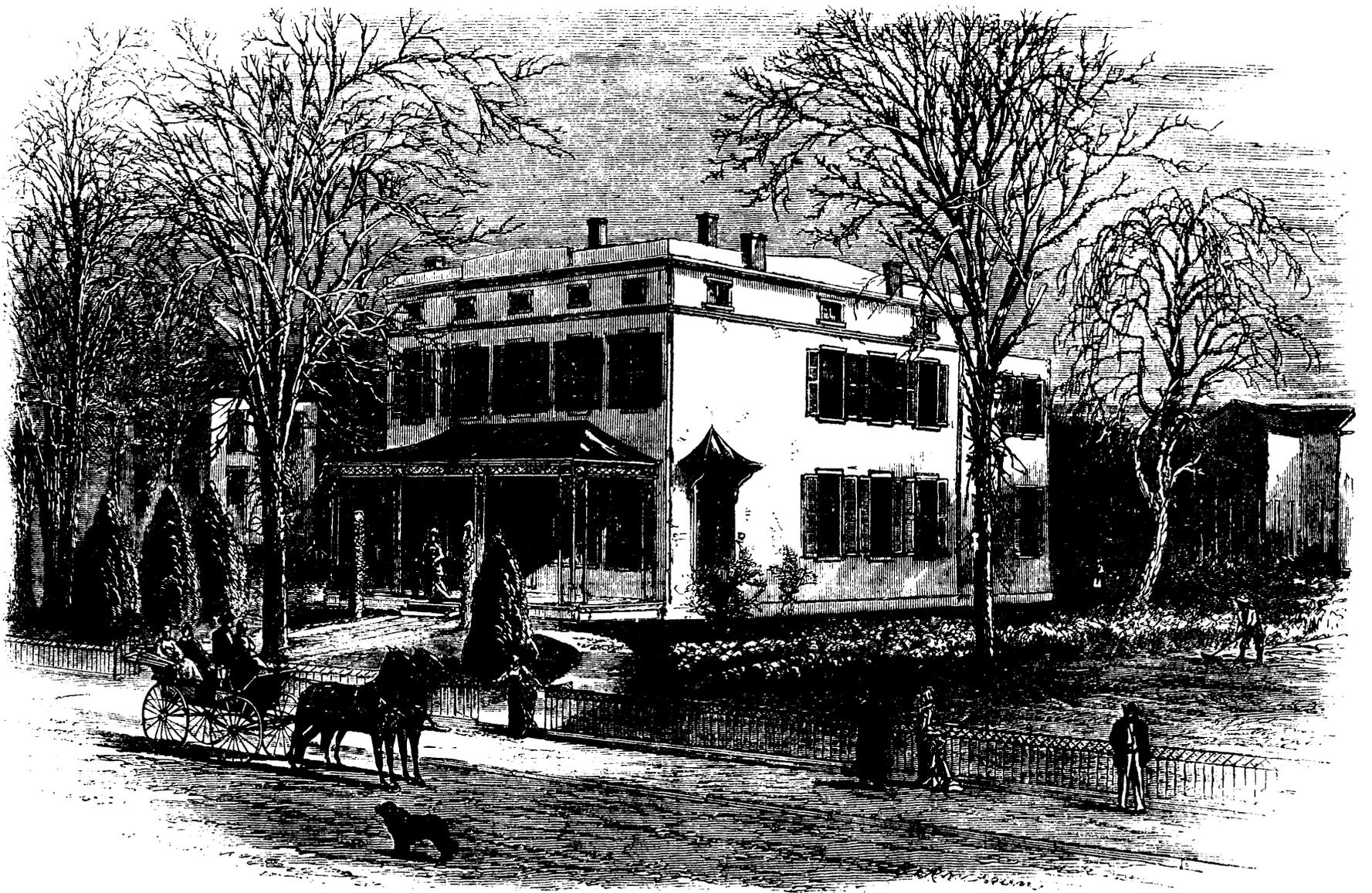
Il y a pour les savants, dans ces diverses expériences comparatives—qui pourraient aussi, au point de vue de la vie animale, être faites notamment et facilement sur des lapins, des poules et des canards, et par continuation sur leur progéniture, dans des locaux disposés ad hoc—un nouveau sujet d'études du plus haut intérêt, et peut-être sous leur direction une grande découverte.

**LE MAL D'YEUX.**—Feu le Dr. Brainerd, de Chicago, était d'opinion qu'au moins un quart de la population souffrait de maux d'yeux qui semblaient défier tous les remèdes, et qu'on rencontrerait rarement cette maladie si le sang était conservé pur. C'est le résultat qu'on obtient par l'usage du PURIFICATEUR DU SANG DE WINGATE.

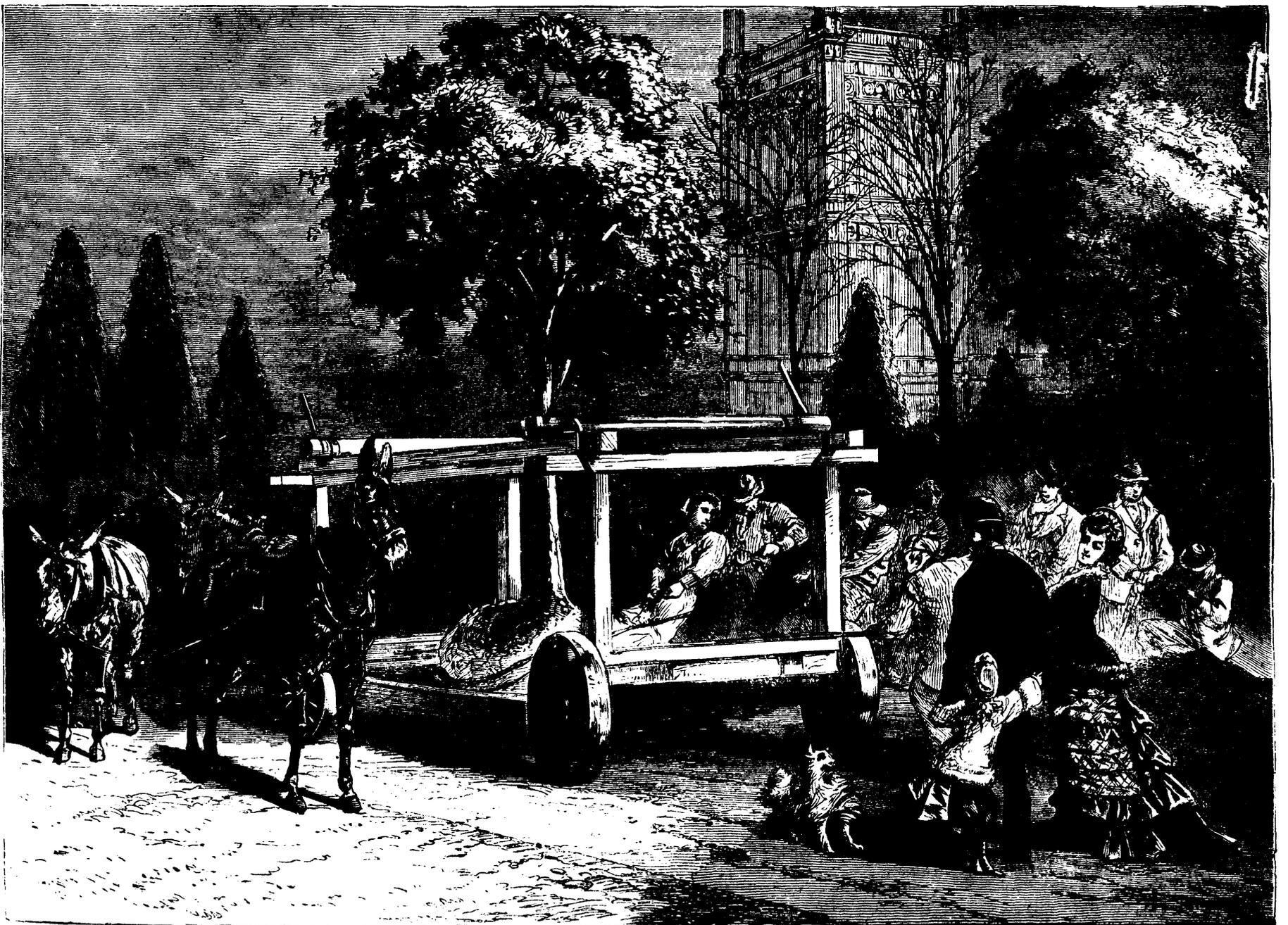


TRAVAUX DE RADOUB DANS LES BASSINS DU CANAL LACHINE

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PHILADELPHIE



RÉSIDENCE DE LA COMMISSION ANGLAISE



TRANSPLANTATION D'ARBRES DANS LE PARC FAIRMOUNT



UN CINQUIÈME AU WHIST

C'était au fort de Laramie, où je me trouvais en 1867. Nous avions joué au whist toute la soirée; notre enjeu était un dollar pour les points et vingt pour le tout. Max, qui était toujours heureux, avait gagné cinq fois de suite; cette bonne action avait donné à sa figure un air de satisfaction qui était loin de nous faire rire, au contraire, nous qui étions les perdants. Tout à coup nous le vîmes changer de couleur: il hésitait à jouer; cela nous surprit d'autant plus que personne ne jouait plus vite ni mieux que lui, tant il possédait son jeu.

— Jouez donc, Max, à quoi pensez-vous? demanda impatiemment Baker, un autre officier de l'armée américaine des frontières.

— Chut! dit Max, d'un ton qui nous fit tressaillir, et en devenant d'une extrême pâleur.

— Vous êtes indisposé? dit un autre qui s'apprêtait à se lever, croyant que notre ami se trouvait mal.

— Pour l'amour de Dieu, restez assis, ne bougez pas, reprit Max, d'un ton de voix qui annonçait tout à la fois la terreur et la souffrance. Et, laissant tomber ses cartes, il ajouta: — Si vous tenez à ma vie, ne bougez pas.

— Que peut-il avoir en tête? a-t-il perdu la raison? demanda Baker en s'adressant à moi.

— Ne vous levez pas, ne remuez pas, s'écria de nouveau Max, d'une voix basse et terrifiée, avec un accent que je n'oublierai de ma vie. — Si vous faites un seul mouvement, je suis un homme mort.

Nous échangeâmes quelques regards; il continua: — Restez immobiles, et peut-être tout se passera-t-il bien... Je sens un *rattle snake* autour de ma jambe...

Notre premier mouvement fut de reculer nos chaises, mais un regard effrayé de la victime nous commanda l'immobilité — bien que convaincus que si le reptile venait à s'attacher à l'un de nous, celui-là serait un homme mort, tant est terrible et fatale la morsure de ce monstre.

L'infortuné Max, vêtu comme la plupart des officiers des frontières de l'Est le sont encore aujourd'hui, avec de larges pantalons de toile, pouvait sentir tous les mouvements du serpent. Son visage était devenu livide, des paroles sortaient de sa poitrine sans que sa bouche fit un mouvement, tant il craignait que le moindre frémissement de ses muscles n'effrayât le reptile et ne hâtât sa morsure fatale.

Quant à nous, nous ressentions pendant cette terrible scène une agonie presque aussi atroce que la sienne.

— Il m'entortille, murmura Max; je le sens... froid... glacé, sur ma jambe... il me serre... Pour l'amour du ciel, faites apporter du lait... Je n'ose pas élever la voix... Qu'on place le lait près de moi... qu'on en répande un peu par terre...

Baker transmit l'ordre avec précaution, et un domestique sortit pour l'exécuter.

— Ne faites point de bruit, Williams... vous avez remué la tête; par tout ce qu'il y a de plus sacré, je vous en conjure, ne recommencez pas. Mon sort sera bientôt décidé... J'ai laissé à New-York une femme et deux enfants: dîtes-leur que je suis mort en les bénissant... que mes dernières paroles ont été pour eux... Le serpent enveloppe mon genou... Je leur laisse tout ce que je possède... Je crois même que je sens sa respiration... Grand Dieu! mourir de cette manière!...

En ce moment on apporta le lait, on en répandit sur le plancher; le vase fut doucement posé à terre, et le domestique s'éloigna plein de frayeur.

Max parla de nouveau: — Non! non! cela ne fait aucun effet!... Au contraire, il se resserre davantage... Il vient de dérouler son anneau supérieur... Je n'ose me baisser pour regarder... mais je suis sûr qu'il vient de reculer la tête pour faire avec plus de précision sa morsure...

Il s'arrêta encore. Puis, après un moment d'anxiété et de silence, il reprit: — Je meurs sans faiblesse... mais cette agonie surpasse tout ce qu'il est possible de souffrir... Ah!... le voilà qui déroule un autre nœud; il me quitte... peut-être va-t-il s'attacher à quelque autre...

Nul d'entre nous ne put s'empêcher de frissonner à ces paroles.

— Pour l'amour du ciel, ne faites aucun bruit, ou je suis perdu. Le voilà qui me lâche encore... Va-t-il me mordre? Ne remuez pas, mais soyez attentifs. Baker, il descend de votre côté... Oh! cette agonie est par trop longue... encore une étreinte, et ce sera fini... Mais non... il me quitte tout à fait.

Alors l'infortuné Max osa regarder à ses pieds. Le serpent était descendu; le dernier anneau venait de se dérouler, le reptile allait vers le lait.

Et notre ami fut emporté dans son lit plus mort que vivant.

Pour moi, jamais je ne pourrai oublier cette scène, à laquelle il me semble assister encore.

BÉNÉDICT.

NOUVELLES GÉNÉRALES

Ottawa, 29.—Les propriétaires de buvettes ont versé aujourd'hui dans le trésor une somme de \$27,000 pour droits de licences.

Québec, 29.—Le col. Strange a rédigé le rapport suivant au sujet de la tentative qu'il a faite hier, pour faire sauter le pont de glace du Cap Rouge: "J'ai réussi à placer une charge de 40 livres de fumi-coton dans l'endroit qu'on regardait comme la clef du pont. La charge a fait explosion, d'énormes blocs de glace ont été lancés dans l'espace à une hauteur considérable, et d'une rive à l'autre, on a vu la glace se soulever à la suite de l'éboulement causé par l'explosion. Immédiatement après, une grande quantité de glace s'est détachée du milieu du fleuve et a commencé à flotter, laissant à découvert une espace d'un demi-mille; mais à ce moment la marée a changé, et la brise soufflant dans la même direction, la glace n'a pas continué son mouvement. Je ne considère pas que cette expérience ait beaucoup affecté la solidité du pont de glace."

New-York, 29.—Aujourd'hui, \$370,000 ont été expédiés en Europe par les différents vapeurs en partance; \$240,000 en or et le reste en lingots d'argent.

St. Louis, 30.—Un jeune homme nommé Bernard Bailey, appartenant à une excellente famille, s'est suicidé hier en se tirant un coup de pistolet dans le côté. Avant de rendre le dernier soupir, il a eu le courage de faire le tableau par écrit des souffrances morales et physiques qu'il a endurées dans son agonie.

Paris, 30.—La révolte de l'Algérie est entièrement réprimée. Les chefs ennemis ont été faits prisonniers et gardés comme otages.

Rome, 30.—On a eu de nouvelles informations au sujet de la conférence qui a eu lieu dernièrement entre les représentants de quelques grandes puissances et plusieurs membres influents du Sacré Collège, dans le but d'aviser aux meilleurs moyens à adopter pour mettre un terme aux conflits qui existent entre l'Eglise et les divers Etats. Certains représentants ayant fait entrevoir que si le siège apostolique devenait vacant, on pourrait élire un pape qui serait favorable à une politique conciliatrice, les cardinaux ont répondu que la santé du Saint Père était excellente, que rien ne faisait prévoir qu'on aurait de sitôt à lui choisir un successeur, et que, de plus, il était certain qu'en face de l'unanimité de l'Eglise catholique, le pape futur n'apporterait pas de changements à la politique actuelle.

Sorel, 1er.—La Cour Supérieure s'est ouverte ce matin sous la présidence de Son Honneur le juge Loranger.

Avant l'appel des causes, une adresse lui fut présentée par le barreau et les officiers de la Cour, sur le prompt rétablissement de sa santé qui lui permet de reprendre ses fonctions judiciaires.

Québec, 1er.—Le mois de mai s'est ouvert ici par une tempête de neige, et les rues se trouvent dans une condition déplorable.

—La glace est encore ferme au Cap Rouge.

—Le gouvernement local de Québec a donné aujourd'hui à huit assurances canadiennes tout le patronage dont il dispose. La prime ainsi distribuée s'élève à au-delà de \$6,000. C'est un témoignage magnifique de confiance donné à nos institutions nationales.

Trois-Rivières, 1er.—D'immenses banquises descendent par ici depuis samedi soir. L'eau a baissé de trois pieds.

Rudesheim, 1er.—La bouilloire d'un bateau traversier à vapeur faisant le service entre cette place et Bingen sur le Rhin, a fait explosion hier. On croit que 30 personnes ont été tuées.

Ottawa, 3.—Le maître général des postes est arrivé ici la nuit dernière.

—Lord Dufferin se rendra sous peu à Québec, et il est probable que, durant son court séjour en cette ville, il acceptera le banquet qui lui a été déjà offert par le Maire et les citoyens. Son Excellence a fait préparer les plans pour des améliorations à Québec, qui seront préalablement exécutées quand la cité sera en état de le faire.

Londres, 9.—Hier, à la chambre des Communes, M. Disraeli, au nom de la reine, a annoncé que Sa Majesté n'avait jamais demandé à ses ministres de proposer au parlement de lui conférer le titre d'Impératrice des Indes.

Ottawa, 4.—Les amis de M. Malcom Cameron ont peu d'espoir de le voir revenir à la santé.

—Une dépêche reçue aujourd'hui en cette ville a apporté la nouvelle de la mort de Mme Letellier de St. Just, arrivée à la Rivière-Ouelle.

—Lord Dufferin a donné ce soir un dîner aux membres du Cabinet se trouvant en cette ville, et à l'hon. Sir John Rose.

Québec, 5.—Une partie du pont de glace au Cap Rouge s'est mise en mouvement ce matin à six heures, et passe maintenant devant la ville. On craint que le reste tienne bon au moins jusqu'à dimanche.

—Le 27 de ce mois, se tiendra ici une réunion des évêques catholiques de la province pour la transactions de diverses matières, mais surtout pour celles ayant trait à l'éducation. Le 30, ils se rendront à Rimouski pour assister à la bénédiction du nouveau séminaire.

—Une lettre reçue de Kegasté, sur la côte du Labrador, rapporte qu'il règne beaucoup de misère tout le long de la côte. Le correspondant

dit que Pierre Blais, de Berthier de Bellechasse, y est mort de faim. Les loups-marins ont été pris en très-petite quantité cette année. Les habitants échelonnés sur l'étendue de cette côte attendent avec anxiété l'arrivée du premier bateau chargé de provisions, qui est parti de Québec il y a dix ou douze jours.

Omaha, 5.—Une personne qui arrive de Custer City dit que les vivres font défaut aux Black Hills.

Le sucre vaut 40 cents la livre; le jambon, 55 cents; la farine se vend \$22 le sac à Custer City.

New-York, 5.—Le cardinal McCloskey, qui est au Collège du Seaton Hall, South Orange, pour raison de santé, est dans une condition critique. Il n'est permis à personne de le voir. Sur le conseil de ses médecins, il restera dans une réclusion absolue pour quelque temps. L'évêque Corrigan veille constamment auprès de lui.

Rome, 5.—Le roi Alphonse d'Espagne a écrit une autre lettre assurant au Pape que l'Espagne est catholique, que, par conséquent, les catholiques ne doivent rien appréhender de l'application de la clause de la nouvelle constitution sur la liberté religieuse, et que de plus, la clause en question ne contrevient pas à l'esprit du concordat de 1851.

ENIGMES, CHARADES, PROBLEMES, QUESTIONS, &c.

CHARADE

No. 2

Quatre lettres font tout mon bien, Mon dernier vaut mon tout, et mon tout ne vaut rien.

No. 3

Au pierrot babillard qui lui dit mon premier, Bien vite un compagnon répond par mon dernier. Mon tout, marchant au pas au son de la musique, Porte tout avec lui, comme le sage antique, Sa maison, sa cuisine et son bagage entier.

CURIOSITÉS

No. 3

No. 1.—Quels sont les deux nombres dont l'addition des chiffres donne 45 pour chacun, et qui, soustraits l'un de l'autre, offrent un reste dont l'addition des chiffres donne 45?

No. 2.—Comment 7 peut-il être la moitié de 12, et 6 la moitié de 11?

No. 3.—Vers latin se lisant de gauche à droite et de droite à gauche:

Roma tibi subito motibus ibit amor.

No. 4

LES BLANCS ET LES NOIRS

Un navire est menacé de sombrer. On a déjà jeté les bagages, les canons, les vivres à la mer. Cela ne suffit pas: il faut sacrifier la moitié de l'équipage. Il y a 32 marins, 16 blancs et 16 noirs.

Le capitaine les fait ranger sur une seule ligne pour les décimer. Commençant par la gauche, il fait précipiter à la mer le dixième marin, le vingtième, le trentième, puis revient sur ses pas et continue ainsi par le huitième, etc. La décimation terminée, les 16 noirs ont été jetés à la mer.

Question.—Dans quel ordre le capitaine avait-il fait ranger les marins en ligne pour sauver les 16 blancs?

LES TABLEAUX PARLANTS

No. 1

Mère du vain caprice et du léger prestige, La fantaisie ailée autour d'elle voltige, Nymphé au corps ondoyant, née de lumière et d'air. Qui mieux que l'onde agile ou le rapide éclair, Ou la glace inquiète au soleil présentée, S'allume en un instant, purpurine, argentée, Ou s'enflamme de rose, ou pétille d'azur. Un vol la précipite, inégal et peu sûr: La déesse jamais ne conçoit d'autre guide; Les rêves transparents, troupe vaine et fluide D'un vol étincelant caressent ses lambris. Après d'elle à toute heure elle occupe les Ris; L'un pètit les parfums des boucles embaumées, L'autre, le jeune éclat des lèvres enflammées; L'autre, inutile et seul, au bout d'un chalumeau, En globe aérien souffle une goutte d'eau. La reine, en cette cour qu'anime la Folie, Va, vient, chante, se fait, regarde, écoute, oublie; Et dans mille cristaux qui portent son palais, Rit de voir mille fois étinceler ses traits.

ANDRÉ CHÉNIER.

RÉPONSES AUX QUESTIONS PUBLIÉES DANS LE N° 17 DE "L'OPINION PUBLIQUE."

DIVISE No. 1.—Rohan. CHARADE No. 1.—Adieu.

LES CURIOSITÉS

No. 1. Charles IX.—Charles SIX. Charles IX.—Charles DIX.

No. 2. LE CADI.—Les trois héritiers n'ayant trouvé aucun moyen de se partager les dix-neuf chameaux par moitié, quart et cinquième, revinrent le lendemain à l'audience du cadi, qui leur parla en ces termes:

"Pour vous mettre d'accord, j'ai amené un chameau qui m'appartient. C'est un vieux serviteur inutile, que je garde en récompense des services qu'il m'a rendus. Je le mets dans votre part d'héritage. Il y a vingt chameaux. Que l'aîné prenne sa moitié."

L'aîné prit dix chameaux.

"Que le cadet prenne le quart."

Le cadet prit cinq chameaux.

"Que le plus jeune prenne le cinquième."

Le plus jeune prit quatre chameaux.

"Maintenant dit le cadi, je reprends le mien que personne n'a choisi. Vous êtes d'accord. Allah est grand."

ÉNIGMES ALPHABÉTIQUES

NOTE.—C'est par erreur que ces questions ont été mises sous ce titre; elles auraient dû venir sous celui de: curiosités.

LOUIS XIV

No. 1.—L'addition des chiffres de la date de son avènement, 1643, de la date de sa mort, 1715, des deux chiffres de son âge, 77 ans, et la multiplication des deux chiffres de la durée de son règne, 72 ans, donnent le nombre quatorze.

On trouve encore ce nombre par l'addition des chiffres des dates suivantes: 1643.—Bataille de Rocroi.— Conquête de l'Artois et du Roussillon.

1652.—Le Fronde. Le prince de Condé manque de surprendre le jeune roi à Bléneau-sur-la-Loire.

1661.—Mort de Mazarin.— Représentation des *Facheux*, comédie de Molière.—Louis XIV gouverne par lui-même.

1670.—Louis XIV donne à Bossuet le titre de précepteur du dauphin.—Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre.— Traité d'alliance avec l'Angleterre contre la Hollande.— Construction des Invalides.— Versailles s'élève.

1706.—Bataille de Ramillies.

No. 2.—100-99+9

COQUILLES AMUSANTES

No. 1.—*Aviné* (avisé), *bu* (lu), *soif* (soin), *cide* (vise), *carafe* (parafe).

No. 2.—*Chats*.—Chants.

No. 3.—*Nigauds*.—Egauts.

No. 4.—*Députés*.—Députés.

No. 5.—*Voleurs*.—Valeurs.

No. 6.—*Décoré, rien*.—Décoré, bien.

No. 7.—*Monstres* (ministres), *grédins* (grands), *vils* (vifs), *volés* (votés).

No. 8.—*Notaire*.—Cautère.

No. 9.—*Carpe*.—Caque.

No. 10.—*Lièvre*.—Lierre.

RÉPONSES CONFORMES REÇUES

Le Cadi: 100. F. G. B. Boston. 100. M. C. Blais, Sorel, et A. Lamy fils, St. Sévère. Devise No. 1, Charade No. 1. Curiosité No. 1, Louis XIV, Coquilles, M. V. Plinguer, Ptre. De Dupas. Curiosité No. 1, F. Ramsay, Côte St. Paul.

Fabrication d'objets en papier comprimé.

Plusieurs fois, dans nos annales précédentes, nous avons entretenu nos lecteurs de l'industrie des objets en papier comprimé. Cette matière qui, aux États-Unis, sert à la confection d'une grande quantité d'articles, vient encore de se perfectionner. Nous lisons, en effet, à ce propos dans les journaux américains que la fabrication d'ustensiles en papier prend de jour en jour plus d'importance. En effet, avec cette matière, on fabrique aujourd'hui une poterie qui semble appelée à remplacer prochainement et avantageusement la poterie de terre et la ferblanterie pour tous les articles qui ne demandent pas d'aller au feu. Cette fabrication a l'avantage de donner des objets légers, faciles à manier, inattaquables à la rouille; ils n'ont pas l'inconvénient des fuites par l'absence des joints et des soudures, et, de plus, ils ne sont pas exposés à se briser ou à se déformer par les chûtes. Pour cette fabrication le papier reçoit une sorte de couche d'email, de couverte, ou de vernis, qui lui permet de résister à l'action des agents corrosifs, tout en se prêtant aux mille décorations de la peinture.

Le procédé est exploité par MM. Jennings frères à New-York: il est tenu encore secret, mais on sait, cependant, que pour la confection des objets, le papier est réduit en poudre ou pulpe et que, par la compression, on lui donne les formes particulières des ustensiles que l'on veut fabriquer. On le sèche, et on lui donne sa courbure en le soumettant à une température assez élevée relativement à sa fabrication. On voit à New-York, dans beaucoup de magasins, des cuvettes, des boîtes à lait, des seaux et des crachoirs faits de cette manière, et qui, dit-on, sont d'un emploi très-avantageux comme usage.

Le changement des numéros sur la rue Ste.

Catherine est la cause que beaucoup de personnes de la campagne ne peuvent trouver aussi facilement le dépôt de la Compagnie de chaussures du Dominion. Le numéro actuel est 577, Ste. Catherine, entre les rues Montcalm et Wolfe.

Cette Compagnie a établi un nouveau dépôt au coin des rues Ontario et Visitation. M. Angers remercie le public de l'encouragement qu'il a reçu, et continuera à écouler le stock de la manufacture en détail au prix du gros. Il doit recevoir prochainement une forte consignment de chaussures de goût qu'il a achetées aux États-Unis.

—Pour raccommoder la porcelaine, faites simplement un mélange de chaux vive et de blanc d'œuf. Ce ciment suffit pour maintenir solidement les parties séparées.

CONSOMPTION.—Il n'y a pas de maladie plus commune et qui déjoue mieux la science du médecin que celle-ci; cependant, elle provient presque toujours d'un rhume négligé. Si vous toussiez et que vous ayez quelque souci de votre vie, arrêtez de suite ce rhume en faisant usage des *Trochites Pulmonaires* de *Wingate*.

## LE SAINT-LAURENT

Le fleuve était enchaîné dans son muet abîme. L'hiver, aux nuits longues et froides, l'avait recouvert d'un lourd réseau de glace.

Mais au lever des beaux jours du printemps, le fleuve semble s'éveiller. De même qu'un géant, plein d'indignation, il se replie sous le poids qui l'opprime ; il soulève ses fortes épaules, secoue et rejette au loin ses entraves.

Le manteau de glace se brise en fragments diaphanes, semblables à des vagues pétrifiées dans un moment d'orage ; sur les deux rives débordent les flots cristallisés.

O Saint-Laurent, un linceul funèbre t'entourait de ses replis. De noires légions de corbeaux croassants se précipitaient sur toi comme sur un cadavre. Sors de ton tombeau, fleuve immortel ; déchire ton enveloppe, immense chrysalide !

Tu es la vaste artère du Canada ; féconde le sein des campagnes cultivées, et des flancs de tes nombreux vaisseaux, alimente les villes assises sur tes bords. Que les refrains joyeux des touristes roulent,

répercutés sur tes ondes, jusqu'aux collines et aux vallons tapissés de verdure ; et que les clochers, épars le long de tes rivages, reluisent aux yeux du voyageur, et lui indiquent, de leur flèche élancée, le but céleste du grand voyage !

Dépouille ce vêtement tout usé de l'hiver, et prends ô fleuve admirable, sous les regards du soleil printannier, ta robe d'azur, étincelante des couleurs variées du prisme.

Que de fois, ô Saint-Laurent, l'âme, souffrant du vide des choses humaines, est venue retremper son courage en face de ton immensité ! Alors elle s'illuminait des clartés éblouissantes qui jaillissaient de tes flots, ou se laissait charmer par l'horreur des tempêtes, quand la foudre, s'élançant du sein de la nuit, éclairait de sa lueur blafarde le terrible tumulte de tes vagues.

L. GOUGEON.

## LA COLOMBE DE POMPÉI

En 1831, lors des fouilles qui mirent à découvert la maison dite *du Faune*, une des plus charmantes résidences de Pompéi, on trouva dans une niche, au-dessus de la

porte du jardin, le squelette d'une colombe encore posée sur ses œufs.

Comme les autres habitants de la maison, le pauvre animal avait été surpris par l'éruption. Maîtres et domestiques s'étaient enfuis précipitamment, emportant sans doute avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux. Seule, parmi les êtres vivants qui peuplaient cette demeure, la colombe était restée.

N'avait-elle pas aperçu, du haut de son nid, cette épaisse colonne de fumée s'échappant des flancs du Vésuve, montant dans les airs à une hauteur prodigieuse, obscurcissant la lumière du soleil, et couvrant la terre de son ombre sur une étendue de plus de trois lieues ? N'avait-elle pas senti les exhalaisons sulfureuses qui remplissaient l'air, les vapeurs méphitiques qui accompagnaient le terrible phénomène ? — N'avait-elle pas vu descendre, par les crevasses de la montagne en courroux, ces torrents d'une boue épaisse et noire qui se précipitaient en bouillonnant à travers les jardins, les rues et les places de la ville envahie ?

Mieux qu'aucune autre créature vivante cependant, les oiseaux pressentent ces gran-

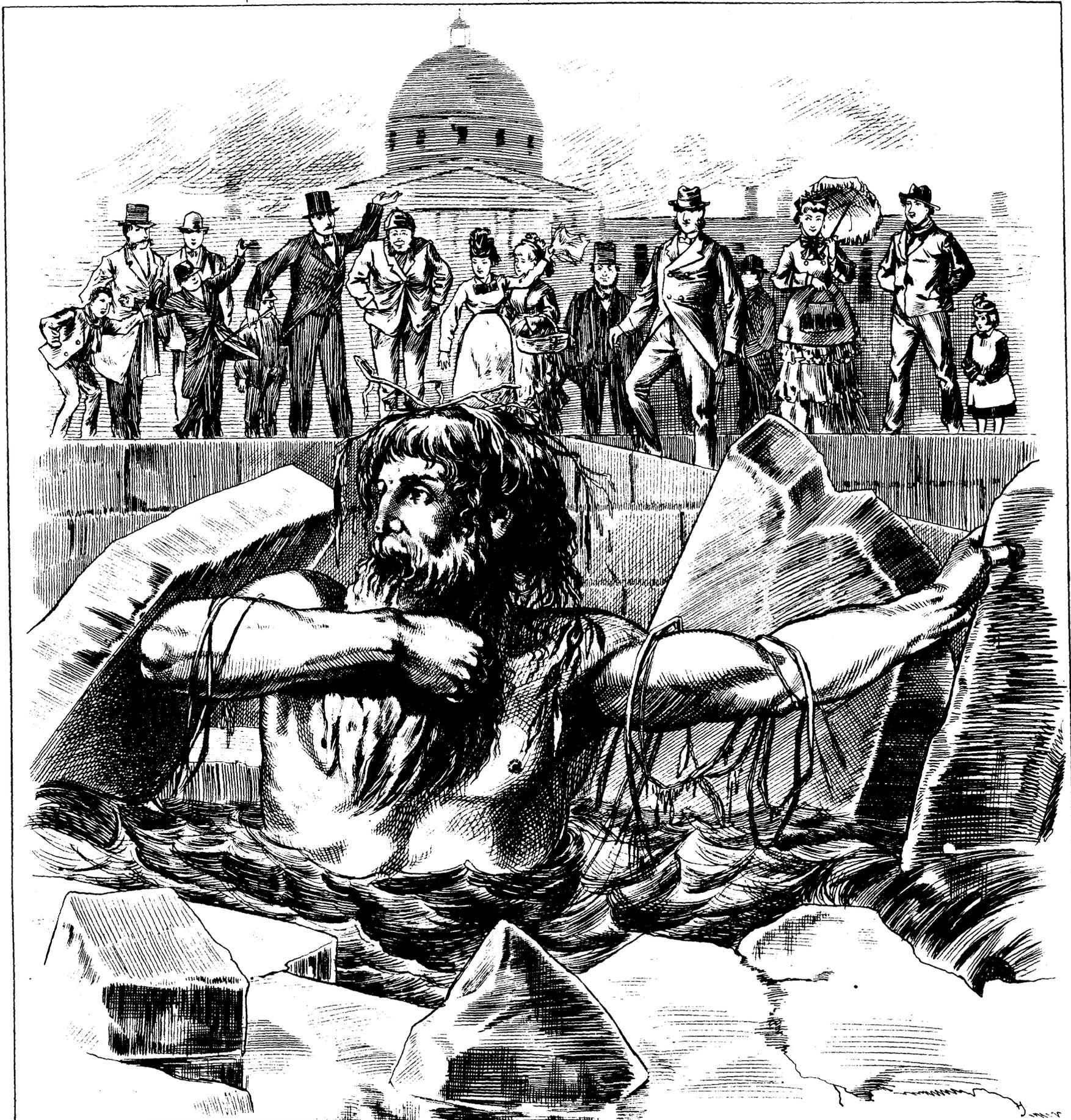
des perturbations qui viennent à certaines heures épouvanter notre globe. Leur instinct les éclaire où notre raison nous aveugle.

Que lui fallait-il donc pour s'éloigner de ces lieux frappés comme Sodome et Gomorrhe, les villes à jamais maudites ?

Un coup d'aile ! un seul coup de ces rames légères et de ce gouvernail obéissant ! Un seul coup de cet appareil de navigation aérienne, si simple et si puissant !

Oui, mais pour fuir il aurait fallu abandonner les doux trésors du nid. La mère ne bouge pas ! et tandis qu'autour d'elle tombait, comme une effroyable avalanche, la pluie de pierres et de cendres chaudes, elle resta sur le nid, gardienne vigilante et sublime de ces petits qui ne devaient jamais voir le jour.

Dix-sept siècles plus tard, Pompéi, la ville morte, sortait enfin de son linceul de lave, et renaissait à la lumière. Comme à la veille de l'éruption, le Vésuve lançait au ciel ses légers panaches de fumée blanche, la mer baignait les rochers de Sorrente de ses flots limpides et bleus, et la pauvre colombe, victime héroïque de son amour maternel, couvrait encore les œufs qu'elle n'avait pu sauver.



LE VIEUX ST. LAURENT SECOUANT SES ENTRAVES

## LA LIBERTÉ

I

Liberté ! Liberté ! Nom vibrant et sonore,  
Dont la réalité que l'on poursuit encore  
Disparaît dans la main qui pense la tenir !  
Comme l'onde qui fuit la lèvre de Tantale,  
Tu fuis les nations, leurs riches capitales,  
Qui s'abîment pour t'acquiescer !

Sur des coussins brûlants tu naquis du caprice,  
L'orgueil te donna l'or, l'humanité son vice,  
Le bonheur son aspect et Cupidon son dard ;  
Existence et néant, évidence et mystère,  
Tu te trouves partout, sur tout point de la terre,  
Et tu n'habites nulle part !

L'homme pour te saisir accumule ses peines,  
Et tu fuis sous sa main comme ces ombres vaines  
Que l'enfant, en courant, sous son pied veut fouler !  
Marchant sans lois ni maître, abhorrant les entraves,  
Tous les efforts que font pour te garder les braves  
Toujours t'empêchent de brûler !

Ensemble conjurés, le génie et la gloire,  
Le monde et les enfers, l'opprobre et la victoire,  
Ne purent te fixer un seul jour dans les lois !  
En vain l'airain tonna ; les trônes s'éroulèrent.  
Le sang coula partout, et les crimes restèrent  
Gravés au front des peuples-rois !

II

Flattant également, et toujours sans paraître,  
Le petit et le grand, et l'esclave et le maître,  
Chacun avec ardeur recherche tes appas !  
Le moins libre est celui qui voudrait le paraître,  
Et sans en être instruit, le plus libre est peut-être  
Celui qui ne te cherche pas.

Comme un torrent fougueux qui bondit sur l'arène,  
Pour toi l'iniquité brisant sa faible rêne  
En bouillonnant monta jusqu'aux parois des dieux ;  
L'Athéisme leva son glaive formidable,  
Et l'on vit s'érouler comme un monceau de sable  
Le temple sacré des aïeux !

La raison avait fui sous le règne du vice,  
Sur le trône des rois l'envie et l'injustice  
De concert s'assayaient pour saper les remparts ;  
On renversait l'autel pour déifier le crime ;  
Mais tu fuyais toujours : tu leur laissas l'abîme,  
En te moquant de leurs écarts !

III

De ces débris épars, un héros magnanime  
Se lève tout-à-coup : un feu divin l'anime,  
La victoire le suit, la gloire est sur ses pas !  
A sa voix l'univers courbe son front farouche !  
Ce qu'ont fait en dix ans son épée et sa bouche,  
Dix siècles ne le feraient pas !

Dans les cœurs expirants il ranime la vie,  
Renverse l'Athéisme et terrasse l'envie,  
Il rend l'autel à Dieu, le trône au souverain,  
Le respect au pouvoir, aux drapeaux la victoire,  
Aux ennemis l'opprobre, à ses soldats la gloire,  
Pour frontière à l'Etat, le Rhin !

Comme un roc élevé bravant le précipice,  
Son trône surmontait ce brillant édifice  
Protecteur assuré de la postérité !  
Puis, plongeant son regard dans cette nuit profonde,  
Il se dit en prenant le lourd sceptre du monde :  
" Ai-je conquis la Liberté ? "

Comme le voyageur trompé par le mirage  
Croit voir un fleuve immense ou bien un frais ombrage  
Qu'il poursuit sans relâche et qu'il voit toujours fuir ;  
Croyant l'ivoire atteint, le conquérant s'arrête,  
Et voit en gémissant que sa vaste conquête  
Ne peut encor te contenir !

IV

Il reprend son drapeau, ses soldats, ses tonnerres,  
Coupe du Saint-Bernard les cimes solitaires,  
Et le continent tremble au pas de son coursier !  
A travers la Russie il se fraie un passage,  
La tête dans le feu, l'œil au sein du carnage,  
Les pieds... sur un vaste glacier !

Mais il trébuche et tombe au milieu de l'arène,  
Le Nord, épouvanté, de saglaciaire haleine  
Fige le sang bouillant de ses braves soldats ;  
Et, du haut du rocher où longuement il meure,  
Son dernier mot, dit-on, est pour un fils qu'il pleure,  
Pour toi, ses braves et l'Etat.

C'est ainsi qu'en cherchant ton heureuse influence,  
Les peuples aveuglés tombent en décadence  
Sous le poids écrasant du crime et de l'erreur !  
C'est ainsi qu'en montrant le vaincu le désire,  
Et que ton nom sacré qui réveille ma lyre  
Retrouve un écho dans son cœur !

Si l'homme dans ton cours ne te fait pas violence,  
On bénit ton passage et tu viens en silence,  
Comme un fleuve qui dort entre mille roseaux ;  
Mais s'il veut à ta marche imposer une digue,  
Ton flot roule avec lui le mensonge et l'intrigue,  
Et descend au rang des fléaux.

V

N'entends-tu pas, là-bas, ce cri d'indépendance  
Qui monte dans les airs, confus, puissant, immense,  
Comme la voix du flot que roule l'ouragan ?  
Ne sens-tu pas frémir la poitrine du brave,  
Comme le sol brûlant sous l'effort de la lave  
Qui se tord au fond du volcan ?

Ne sens-tu pas le sang qui coule dans sa veine,  
Courir en bouillonnant sous ta brûlante haleine,  
L'eau qui bondit sur un fer rougissant ?  
Dis-moi : ne sens-tu pas que son âme travaille,  
Que l'effort convulsif dont elle se travaille  
Demeure toujours impuissant ?

Ton nom, il est écrit dans toute la nature !  
L'Océan le redit, le ruisseau le murmure,  
Comme le nom sacré d'une divinité !  
L'aigle prend son essor et plane sur l'abîme,  
Le tyran disparaît, le genre humain s'anime  
A ce doux cri de : " Liberté ! "

VI

Quand sur le calme flot passe le grand Neptune,  
Laisant après son char de longs sillons d'écume,  
Les Tritons accourus, légers, nombreux, pressés,  
Quelque soit leur ardeur à suivre l'attelage,  
Ne sont pas plus que nous, à suivre ton image,  
Autour de leur maître empresseés.

Le flot contre le flot moins rapide se presse  
L'éclair qui fend la nue a bien moins de vitesse  
Que l'esprit qui poursuit ton fantôme brillant !  
Et quoi donc ? ce désir qui consume notre âme,  
Ces suprêmes élans, cette divine flamme  
Ne peut te fléchir un instant ?

VII

O douce Liberté ! mon âme te désire !  
Fais vibrer à ton nom les cordes de ma lyre,  
Qu'elle chante en mon cœur toujours pleine de voix !  
Que ton brillant soleil soutienne sa faiblesse,  
Et que sous les frimas qui courbent la vieillesse,  
Elle vibre encor sous mes doigts !

Me reportant alors aux jours de mon enfance,  
Je me rappellerai ses jeux pleins d'innocence,  
Si c'est un charme encor de savoir les pleurer !...  
... Sur les confins glacés où s'assied la vieillesse,  
Si du moins je pouvais, du sein de ma tristesse,  
Un seul instant les rappeler !.....

Mais, comme un papillon couronné d'étoiles,  
S'envole comme un souffle aux voûtes éternelles,  
Le parfum de la coupe au ciel s'est envolé !  
La liqueur est tombée, un Dieu l'a recueillie,  
Et le temps fugitif n'a laissé que la lie  
Pour nous, sur le bord ciselé !

P. L. N. GUINDON.

Rigaud, le 10 avril 1876.

## ROSALBA

ou

## DEUX AMOURS

ÉPIQUE DE LA RÉBELLION DE 1837

CHAPITRE IV

SOUS LES ÉRABLES

A l'époque où nous avons présenté Rosalba à nos lecteurs, elle avait dix-sept ans, et l'on doit bien penser qu'elle n'était pas sans un grand nombre d'admirateurs dévoués. Pendant l'année qui s'écoula entre sa sortie du couvent où elle avait terminé ses études, et l'événement qui commence cette histoire, elle reçut chez son père les visites des jeunes gens appartenant aux meilleures familles de la paroisse.

Le jeudi et le dimanche—les deux jours réservés en Canada aux amoureux qui ont des belles à voir—ses rivales, envieuses, disaient qu'à sa porte il y avait autant de voitures qu'à la porte de l'église, un soir de salut solennel. Mais pendant l'hiver précédent, grâce à l'animosité soulevée contre son père, les amoureux, oiseaux volages, disparurent l'un après l'autre. La jeune fille, ne pouvant deviner la véritable cause de cet exode, imagina toutes sortes de raisons personnelles pour expliquer l'abandon dans lequel on la laissait. Elle s'amusait de l'absence de l'un, elle était attristée du départ d'un autre. Car, parmi les amoureux, il y en a qu'on tolère, bien qu'ils n'apportent que l'ennui ; quand ceux-là partent on est content ; mais il y en a d'autres que l'on aime, et l'on regrette de les voir partir ; et puis, Rosalba n'était pas exempte des petits caprices et des petites rancunes qu'un galant homme doit toujours tolérer chez une jeune fille. Les plaisanteries de ses rivales l'agaçaient. Il lui faisait peine de voir certains jolis garçons, autrefois assidus près d'elle, attendre d'autres jeunes filles à la porte de l'église ou les faire promener en voiture le dimanche après midi. Mais toutes ces misères n'étaient que bagatelles en comparaison d'un désappointement qui la menaçait et allait bientôt devenir une triste réalité.

Un dimanche après midi, vers le milieu de l'hiver où se passent ces événements, il était déjà quatre heures et aucun visiteur n'avait frappé à la porte de M. Varny.

Rosalba était triste, non point parce qu'elle se trouvait privée, ce jour-là, des visites de quelques galants cavaliers, mais parce que le cœur a besoin de sympathie et qu'il souffre quand il se voit abandonné de tous. Pendant longtemps elle avait examiné par la fenêtre la route qui conduit au village, et tous les traîneaux passaient sans arrêter à la porte ; enfin, quand le jour commença à baisser, elle quitta sa chaise, ne pouvant plus supporter l'ennui qui l'oppressait. Elle rejoignit, dans la grande salle, sa mère qui s'amusait avec les plus jeunes enfants. Cette brave femme vit bien que sa fille était triste et en devina la cause ; elle crut donc devoir lui dire quelques mots d'encouragement.

" Courage, Rosalba, dit-elle, il y a bien des amoureux qui viennent, comme dit le proverbe normand, mais il y en a un qui n'est pas venu, qui viendra et qui restera. "

Par une singulière coïncidence, elle avait à peine prononcé ces derniers mots, qu'on entendit le bruit joyeux des clochettes d'un traîneau qui s'arrêtait à la porte. Tous les petits enfants se portèrent à la fenêtre en s'écriant :

" Ah ! ah ! voilà un nouveau cavalier pour Rosalba ! "

" Oh ! quel joli monsieur !  
—Viens voir, Rose, viens. "

Madame Varny ne put s'empêcher de sourire, et son cœur battait en pensant que sa prophétie s'était sitôt accomplie, mais Rosalba ne voulut pas aller à la fenêtre. O douce perversité de la femme ! Elle était certaine que la visite était pour elle, que ce serait une visite agréable ; mais elle restait à sa place comme si la chose ne la regardait pas, mais elle gardait son air triste.

Le visiteur se présenta sous le nom de M. Edgard Martin, et demanda à voir M. Varny, dont il avait fait la connaissance pendant les assises. Il était originaire de Lotbinière, mais il était venu étudier le droit à Montréal. Ses belles manières et sa bonne éducation l'avaient fait admettre dans la meilleure société de cette ville. En outre, ses talents en avaient fait un orateur populaire dans les cercles politiques du " jeune Canada. " De fait, il avait atteint le premier rang parmi ces esprits généreux et enthousiastes qui, pendant la crise de 1837, jouèrent un grand rôle. Après son admission au barreau, il se fixa à Belœil où il emportait les meilleurs souhaits de ses amis, et, à leurs yeux, allait bientôt devenir le chef local du parti de l'action.

Le jeune avocat qui se fixe dans un district rural perd bientôt les illusions de sa jeunesse ; il ne tarde pas à s'apercevoir qu'on lui demande autre chose que des prétentions et des belles

paroles. Edgard Martin résolut de se dévouer entièrement à sa profession et de s'astreindre à des habitudes parfaitement régulières. Se sentant des dispositions pour le *matrimonium*, comme la plupart des jeunes gens canadiens, il pensa qu'il ferait bien d'employer l'hiver suivant à se fixer sur un choix convenable. Il avait entendu parler de Samuel Varny et de la belle Rosalba. Les rumeurs qui circulaient contre le cultivateur l'avaient éloigné pendant quelque temps, mais sitôt qu'il eut fait la connaissance de M. Varny, les manières franches et ouvertes de ce dernier lui plurent, il demanda et obtint permission de le visiter, lui et sa famille. C'est en réponse à cette invitation qu'il arriva ce jour-là, comme nous venons de le voir.

L'intérêt de notre récit n'y gagnerait pas si nous racontions les détails de la première entrevue de Rosalba et d'Edgard. Il nous suffira de dire qu'ils se plurent au premier abord et que, peut-être à l'insu l'un de l'autre, ils se trouverent irrévocablement fiancés. C'était l'amour à première vue. Edgard obtint de renouveler sa visite, et, bien que Belœil se trouve à seize ou dix-huit milles de Varennes, il ne manqua pas un seul dimanche de se rendre chez M. Varny. Ses attentions ne pouvaient avoir qu'un résultat auquel nous arrivons de suite, laissant de côté quelques événements intermédiaires sur lesquels nous reviendrons plus tard.

Un dimanche du mois de juin, Edgard partit avec l'intention de faire une déclaration à Rosalba. Elle semblait avoir prévu la chose, car, au lieu de le recevoir comme c'était son habitude, elle s'arrangea de façon à ce qu'il eut une entrevue particulière avec son père. Edgard sut mettre à profit la circonstance, et, après avoir parlé de choses et d'autres, il mentionna le nom de Rosalba. Le vieillard le comprit et lui répondit avec sa vivacité toute française :

" Oui, Edgard, oui. Je ne me suis jamais imaginé que vous veniez ici seulement pour converser avec un bonhomme comme moi. Je sais que vous avez l'œil sur ma fille et j'en suis content, Edgard, très-content. Elle est digne de vous, c'est tout ce que je puis vous dire. "

— Elle est bien au-dessus de moi, reprit Edgard dont l'œil animé trahissait le contentement que lui donnait cette réponse.

" Mais il faut que vous m'aidez, M. Varny. — Quant à cela, répondit le vieillard, il est mieux que je ne m'en mêle pas. Dans mon jeune temps, je n'ai jamais demandé le secours de personne en semblable occasion ; faites de même. Je dirai un mot en votre faveur, mais c'est tout ce que je dois faire. Je présume que vous seriez heureux de la voir dès cet après-midi. Passons donc dans l'autre chambre, où les dames nous attendent et où elles nous offriront peut-être quelques rafraîchissements. "

— Ah ! vous voilà enfin, s'écria Rosalba en allant au-devant des deux messieurs comme ils entraient dans le salon. Je commençais à croire que vous ne finiriez jamais de parler politique. "

— Es-tu bien sûre, Rosette, que nous avons parlé politique tout le temps ? dit le vieillard en lui donnant une petite tape amicale sur la joue.

— Certainement ; sans cela, vous n'auriez pas été si longtemps. "

— Demande à Edgard, demande à Edgard, il te dira probablement ce dont nous avons parlé. — Naturellement, Rosalba rougit et imposa silence à son père. Edgard, comme tous les amoureux en pareil cas, baissa les yeux d'un air embarrassé.

Le père et la mère, familiers avec pareilles scènes, se regardèrent en souriant. Le reste de la famille ne remarqua pas ce petit incident, et la petite Agnès, la plus jeune de la famille, mit fin à l'embarras des parties en se jetant dans les bras de M. Martin. Agnès était l'enfant gâtée de la maison et très-bonne amie du jeune avocat. Quand on fut assis à table, elle grimpa sur ses genoux et commença à fouiller les poches de son habit et de son gilet. Elle lui fut très-tristement pendant le *lunch*. Assis près de Rosalba, il ne manqua pas de se rendre très-aimable. C'était un compliment, puis une question, puis une anecdote qui ne manquaient pas de faire leur effet, il en était certain. Mais s'il lui arrivait de lâcher un mot un peu tendre, il se mettait ensuite à embrasser la petite Agnès.

" Vous me pincez ! M. Edgard, s'écriait la petite. "

— Ah ! petite sorcière, se disait-il en lui-même, si tu savais comme je suis pincé moi-même ! "

On fit honneur à la bonne collation de madame Varny. Ses crêpes, ses gâteaux à la française, les fruits de diverses espèces, furent accueillis avec les éloges qu'ils méritaient, car sa laiterie, sa cuisine et son verger ne craignaient aucune concurrence en ce temps-là. On ne servit ni vins ni liqueurs, parce qu'il faisait trop chaud, mais en retour on fit passer à la ronde d'excellente *bière d'épave* pour la fabrication de laquelle on avait une recette particulière. Plusieurs santés furent proposées avec ce délicieux breuvage, et les derniers moments de cette agréable réunion qui, en pareil cas, sont quelquefois pénibles, parce que les invités ne savent trop que faire avant de se séparer—les derniers instants furent employés à prendre des *philoponas* avec des amandes. Naturellement, Rosalba prit un *philopona* avec Edgard, à un mois de terme.

" C'est bien long, dit le jeune homme. "

— Pas trop long, dit la jeune fille en souriant, pour ce que je me propose. "

" Hum ! pensa Edgard, j'attendrai forcément, mais je lui ferai payer cher ! " Et ce disant, il mit l'amande dans la poche de son gilet pour se rappeler la gageure. On passa le reste de la soirée sur le bord de la rivière. L'air

était délicieusement frais ; au clair de lune se dessinaient les principaux contours du paysage. Rosalba et Edgard étaient assis un peu à l'écart, et à demi-cachés sous les plantes grimpances qui montaient jusqu'au toit. Ils prenaient part à la conversation générale, mais le jeune avocat eut maintes occasions de glisser à la jeune fille quelques mots significatifs qu'elle accueillait avec modestie, mais sans pouvoir cacher le plaisir qu'elle en ressentait. Martin trouvait que les choses allaient fort bien.

Tout-à-coup l'horloge sonna onze heures. " Onze heures ! dit Edgard, il faut que je parte. "

— Je ne pensais pas qu'il fût si tard, dit Rosalba, comme le temps passe vite !

— Restez, Edgard, dit M. Varny. On vous donnera une chambre tout-à-l'heure et nous aurons le temps de fumer un autre cigare. "

— Merci, M. Varny, c'est impossible. J'ai une longue trotte à faire, et il faut que je sois à mon bureau demain matin de bonne heure. "

Edgard était resté assis, en disant ces paroles, parce que la petite Agnès s'était endormie sur ses genoux. Un des bras de l'enfant était passé autour de son cou et l'autre pendait ; sous les reflets de la lune, la figure de l'enfant offrait les teints d'une *belle de nuit*. Madame Varny voulut débarrasser Martin de son fardeau ; il ne voulut pas y consentir. Mais bientôt après, quand Rosalba se pencha pour prendre l'enfant, Edgard lui dit à voix basse :

" Puis-je vous dire un mot avant de partir ? "

Rosalba se dressa avec surprise. Le jeune homme comprit son hésitation et ajouta immédiatement :

" Pas seule, mademoiselle Varny ; en présence de votre père. "

— Dans ce cas, volontiers, répondit-elle timidement.

Puis elle emporta sa petite sœur dans la maison.

Que de changements le cœur humain subit dans un instant ! Le cœur de la femme surtout, si sensible, si délicat et si impressionnable, passe par une infinité de transitions à chaque battement de son pouls. Ces changements affectent souvent le caractère et décident une crise importante dans la vie.

Lorsque Rosalba parut sur le seuil du passage, ses traits annonçaient une transformation de cette espèce. Son sourire était le même, mais le coin des lèvres s'était légèrement contracté, signe certain qu'elle cherchait à maîtriser son émotion.

Sitôt qu'il l'aperçut, Edgard prit congé de la famille et s'engagea dans la grande allée devant la maison en compagnie de la jeune fille et de son père. Le vieillard prit les devants, prétendant s'assurer si le cheval de son jeune ami avait été bien soigné. Le domestique arriva avec le cheval et il alla à leur rencontre toujours en vue des deux fiancés, mais n'étant plus à portée de les entendre.

Edgard profita de l'occasion.

" Mademoiselle Varny, ce jour est pour moi un jour de bonheur, mais il y a entre nous une difficulté que je veux faire disparaître. "

— Quoi donc ?

— Je voudrais vous parler sans réserve, et cependant, il faut que je vous en demande permission. "

Rosalba s'attendait à cette question, mais elle n'avait pas préparé sa réponse. Elle ne dit pas un mot, elle était trop agitée ; elle leva sur le jeune homme un regard profondément triste.

" Puis-je parler ? reprit-il avec instance. "

— Parlez, murmura-t-elle d'une voix presque éteinte, les yeux fixés sur le sable de l'allée et pâle comme une morte.

— Je n'ai que quelques mots à dire ; ils sont gravés dans mon cœur, je ne saurais en dire d'autres ; je vous ai aimée du moment que je vous ai vue, je vous aime à l'adoration, et personne ne vous aimera jamais mieux que moi. "

Point de phrases d'avocat dans ce langage. C'était une déclaration d'amour à brûle-pourpoint. Oui, à brûle-pourpoint ; une déclaration presque cruelle dans sa brusquerie, parce que la frêle jeune fille s'inclina comme une tige de lis, ses yeux étaient baignés de larmes, sa tête gracieuse penchait et elle dut s'appuyer contre une étable pour se soutenir. Que les cyniques n'aillent pas se moquer, ni les moralistes rigides crier : " Fi donc ! " Dieu a créé le cœur de la jeune fille, et son œuvre est bon. La flèche de l'amour l'a percée et il saigne. Ce n'est point une folie, ô sage philosophe, ni un péché, c'est une des plus pures épreuves de la vie humaine. Un seul instant dans la vie d'une femme compose tous ses désappointements à venir, sanctifie les joies et les peines de son âge mûr, il répand une pure clarté sur elle aux portes mêmes de la mort.

Edgard ne songea même pas à soutenir Rosalba. Il était absorbé dans sa contemplation et regretta d'avoir parlé si franchement, mais son chagrin fut bientôt changé en joie, en voyant que Rosalba revenait à elle. Elle était vraiment belle. C'était une transfiguration. Ses joues étaient animées d'une teinte brillante, ses yeux resplendissaient sous les larmes, et un sourire ineffable errait sur ses lèvres. La crise était passée—le rêve était fini. Les mots qui l'avaient atterrée comme un coup de tonnerre, elle les avait tous pesés maintenant et les comprenait. La passion ne l'agitait plus—le bonheur calme lui restait.

Rosalba n'avait pas dit un mot. Edgard non plus. Pour un empire, il n'aurait pas rompu ce doux silence. La communion des cœurs est plus profonde et plus subtile que toutes les paroles. Ils seraient demeurés sous les érables, jusqu'au point du jour, abîmés dans

le charme qui les entourait, si le son de l'horloge ne les avait pas ramenés à la réalité. Minuit sonnait. Un grand éclat de rire, partant de la barrière, les ramena tout à fait à eux. C'était M. Varny qui se moquait des jeunes fiancés.

"Edgard, votre cheval est presque endormi, mais je veille."

Martin prit tout à coup dans sa poche de montre une petite boîte qu'il remit à Rosalba.

"Dans un mois, vous ouvrirez cette boîte, lui dit-il, c'est le jour de notre philopona, je vous donne tout ce temps pour penser à votre réponse."

Il se hasarda à baisser la main de Rosalba, et descendit l'allée à grands pas. Elle le suivit.

"Avez-vous parlé politique tout le temps, dis, Rosette?" demanda le vieillard, en passant le bras autour du cou de sa fille.

Elle resta un moment déconcertée, puis partit d'un franc éclat de rire.

Edgard sauta sur son cheval et partit.

"Bon voyage!" dit Rosalba, pendant que les fers du cheval retentissaient sur le pavé.

En remontant l'allée, la jeune fille s'arrêta un instant sous les érables, et après avoir pressé ses lèvres sur la petite boîte qu'Edgard lui avait donnée, elle la cacha dans son sein.

Avant de se séparer de sa fille, le vieillard lui prit la tête dans ses mains, et fixant un long regard dans ses yeux bleus, il l'embrassa tendrement en lui disant:

"Fais de beaux rêves, ma chère enfant!"

(A continuer.)

Influence des forêts.—L'influence qu'exercent les forêts sur la constitution sanitaire d'un pays a été souvent contestée. Il est cependant bien difficile d'admettre que des massifs boisés, qui modifient profondément l'état hygrométrique et la température de l'air, n'exercent pas une action appréciable sur la santé de l'homme. Le sentiment populaire, précédant à ce sujet les preuves scientifiques, a toujours attribué aux forêts une influence sérieuse sur l'état hygienique des contrées où elles sont situées, leur destruction a toujours été considérée comme la cause des changements qui se produisent dans la nature et le nombre des maladies régnantes. Voici quelques exemples, pris dans la Campagne romaine, qui démontrent que l'opinion publique ne se trompe pas lorsqu'elle croit que les forêts influent favorablement sur la santé des populations: à Palo, station du chemin de fer de Rome à Civita-Vecchia, la malaria a beaucoup augmenté depuis qu'il y a quelques années, un petit bois qui protégeait l'endroit contre les vents du sud a été abattu; or les vents du sud apportent la fièvre. Manzanilla était une localité malsaine à peu près exempte de la malaria, qui y a fait son apparition après que des bergers eurent mis le feu à une forêt d'oliviers située dans la direction du sud; même phénomène s'est produit à Sezzé. A Sulpino, l'arrondissement de Frosinone jadis passait pour être d'une salubrité relative: depuis la destruction d'un bois qui s'étendait au sud, la malaria s'est acclimatée, et en peu de temps beaucoup d'habitants ont été victimes du fléau. (P. Balestra, l'Igiene della Campagna e città di Roma.—Roma, 1875, in 8°.) Lancisi, de son côté, rapporte que l'insalubrité de Rome a notablement augmenté depuis le jour où un des papes (Grégoire XIII) eut la malencontreuse idée de faire abattre une forêt de pins tournée vers le midi, laquelle servait, il est vrai, de repaire à des brigands et à des meurtriers. En revanche, il ne manque pas de preuves en faveur de l'heureux effet des plantations d'arbres. Un des exemples les plus frappants, c'est l'abbaye des Trois-Fontaines, près de Rome, qui passait, il y a peu de temps encore, pour une des localités les plus insalubres et la plus fiévreuse de toute la Campagne romaine, mais qui, depuis deux ans, jouit d'un climat tout différent, grâce aux plantations d'eucalyptus, qui y ont été pratiquées sur une large échelle. Cette dernière essence d'arbre semble tout à fait propre à combattre la malaria, tant à cause du pouvoir extraordinaire de ses racines à absorber l'humidité du sol, qu'en vertu de l'odeur de camphre que ses feuilles exhalaient. L'utilité de toutes ces plantations, c'est que les miasmes restent attachés aux feuilles, à travers lesquelles l'air est en quelque sorte filtré, tandis qu'en même temps l'oxygène qui se dégage du feuillage contribue encore à la purification de l'atmosphère.

Nettoyage des plumes d'autruche.—On fait une eau de savon légère, on la laisse chauffer jusqu'au point où la main ne puisse plus en endurer la chaleur. On plonge alors les plumes dans cette solution, qu'on retire du feu; on les y laisse baigner quelques heures, mais en même temps on les presse soigneusement entre les mains; on les rince à l'eau tiède, puis à l'eau froide, qu'on exprime ensuite, et pressant les plumes entre deux linges; on les fait sécher, et lorsqu'elles sont encore un peu humides, on les agite dans l'air jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement sèches.

On peut aussi laver les plumes dans une eau contenant de la craie en suspension.

Pour dresser les plumes, il suffit de les plonger perpendiculairement dans l'eau et de les retirer de même, et très-vivement; ensuite on les laisse égoutter en les attachant, le tuyau de la plume en haut.

Pour les friser on prend une lame de couteau à papier, puis légèrement on passe dessus chacun des brins de la plume; cette opération suffit pour les faire revenir sur elles-mêmes en se roulant.

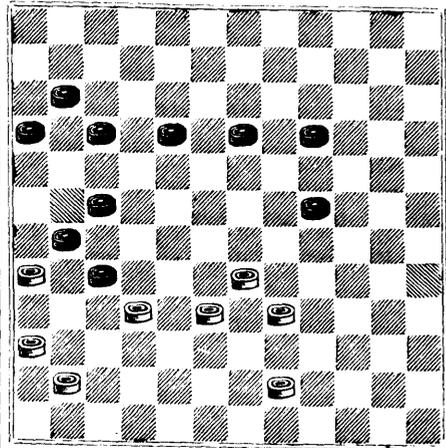
LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à M. J. A. Rodier, No. 14, rue Allard, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 26

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 24

Les Blancs jouent de Première manière :

Table with 2 columns: Blancs moves (12\* à 18, 18\* 57, 57\* 37, 56\* 69, 69\* 43) and Noirs moves (24\* à 30, 30\* 4, 4\* 43, 43\* 56)

Seconde manière :

Table with 2 columns: Blancs moves (12\* à 18, 18\* 57, 57\* 63, 49\* 43, 43\* 56) and Noirs moves (Si 24\* à 30, 30\* 47, 47\* 69, 69\* 49)

Troisième manière :

Table with 2 columns: Blancs moves (12\* à 18, 18\* 57, 57\* 44, 44\* 37, 56\* 69, 69\* 43) and Noirs moves (Si 24\* à 4, 4\* 43, 43\* 4, 4\* 43, 43\* 56)

Solutions justes du Problème No. 24

Montréal.—Ar. Pelletier, C. Gosselin et Alfred Clément.

Autre solution juste du Problème No. 23. St. Eustache.—Alfred Limoges.

Prix du Marché de Détail à Montréal.

Table listing prices for FARINE (Wheat flour) and GRAINS (Grains) in various quantities.

Table listing prices for LÉGUMES (Vegetables) such as Pommes au baril, Patates au sac, etc.

Table listing prices for LAITERIE (Dairy products) such as Beurre frais à la livre, etc.

Table listing prices for VOLAILLES (Poultry) such as Dindes (vieux/jeunes), Oies, etc.

Table listing prices for GIBIERS (Game) such as Canards (sauvages), Pigeons, etc.

Table listing prices for VIANDES (Meats) such as Bœuf à la livre, Lard, Mouton, etc.

Table listing prices for DIVERS (Miscellaneous) such as Sucre d'érable, Sirop, etc.

Marché aux Bestiaux

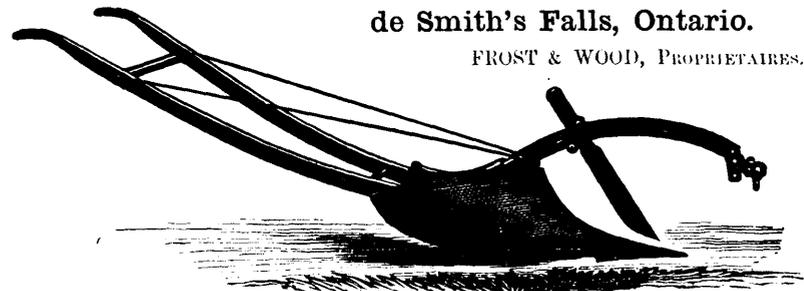
Table listing prices for various types of meat (Bœuf, Veaux, Moutons, etc.) in different quantities.

Table listing prices for Foin (Hay) and Paille (Straw) in different quantities.

USINES D'INSTRUMENTS AGRICOLES

de Smith's Falls, Ontario.

FROST & WOOD, PROPRIÉTAIRES.



LA CHARRUE No. 5 A TIMON EN FER FORGÉE. Des milliers en sont employées aujourd'hui. Aussi FAUCHEUSES, MOISSONNEUSES, RATEAUX A CHEVAL, GRUBBERS A ROUES, &c. Demandez un Pamphlet. 7-17-13-24

A VENDRE

A LA FERME-MODELE DU COLLÈGE DE STE. ANNE

UN MAGNIFIQUE POULAIN âgé de 35 mois, Alezan clair (Bright Sorrel); hauteur: 16½ mains; allure légère et rapide.

Ce superbe animal vient du célèbre Étalon "Messenger," appartenant à la Société d'Agriculture du comté de Kamouraska, et d'une bonne jument à sang.

S'adresser au

PROCURER DU COLLÈGE.

1er Mai 1876.

7-18-3-29

ON DEMANDE

UN SOLICITEUR D'ANNONCES

POUR

"L'OPINION PUBLIQUE"

L'expérience dans cette branche d'affaires, des recommandations satisfaisantes quant à l'habilité et au caractère, un extérieur convenable, sont absolument nécessaires.

S'adresser à

GEORGES E. DESBARATS,

DIRECTEUR-GÉRANT.

PAPIER A ENVELOPPER

Les Epiciers, Bouchers, Cordonniers, et autres commerçants peuvent obtenir au bureau de ce Journal, 5 et 7 Rue Bleury, d'excellent papier à Envelopper, en bon ordre, à cinq piastres le cent livres; trois piastres pour cinquante livres; une piastre et demie pour vingt-cinq livres.

Les acheteurs devront payer argent comptant, et emporter le papier.

S'adresser au Gérant de la Compagnie Burland-Desbarats, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

Les commerçants de Campagne pourront se procurer de ce papier en adressant leurs commandes comme ci-dessus, accompagnées du montant nécessaire, en ayant soin d'y ajouter un centia par livre pour couvrir les frais de poste.

A LOUER.

DEUX BUREAUX au premier étage de la bâtisse faisant l'angle des rues Bleury et Craig. Aussi UN ÉTAGE ENTIER de la même bâtisse, convenable pour des bureaux ou une manufacture.

S'adresser à

G. B. BURLAND,

7-7-tf-14

115, rue St. François-Xavier.

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes es Améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique.—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—A. V. LEICESTER & CIE., Fabricants de Pianos, 845 et 847, Rue St. Joseph, Montréal. 7-1-48

Coutellerie

FOURCHETTES ET GUILLETES, HUILLIERS, plaqués à prix réduits. Aussi venant d'être reçus: CAGES D'OISEAUX, CARTELIERS FRANÇAIS à alambique et PLUMEAUX FRANÇAIS, chez

L. J. A. SURVEYER,

7-1-18

524, Rue Craig, Montréal.

Corniches

ROULEAUX ET ANEAUX, aussi BARRÉS D'ESCALIERS, la plus grande variété dans les derniers goûts; chez L. J. A. SURVEYER,

7-1-18

524, Rue Craig, Montréal.

Lithographie

Typographie

Cravure

IMPRESSIONS de toute sorte, depuis la TÊTE DE COMPTE la plus unie, jusqu'à la PANCARTE la plus élégante,

AU BUREAU DE

L'OPINION PUBLIQUE

MONTREAL.

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Rénovateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralyse, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Dérangements Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Poux. Les Orateurs et les Chantres publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurent pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecchymoses, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Rénovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisseance du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE, (LIMITÉE.) MONTREAL.

7-8-52-15

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-22

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée au Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.